Le premier hebdomadaire des faits-divers

6e Année - N° 245 — 1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES — 6 Juillet 1933

DÉTECTIVE

Racoleur d'assassins

Un dangereux bandit racole, autour des bureaux de placement, les misérables prêts à tout faire pour une bouchée de pain. Voici, encore tremblante, l'une de ses victimes, qui faillit être étranglée.

(Lire, pages 12 et 13, les révélations de notre collaborateur Emmanuel Car.)

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO : **La dernière classe,** par Marcel Montarron. — **Un carnage près d'Evian.** — **La fille assassinée,** par Luc Dornain. — **La guerre des bandits,** par Roy Pinker. — **Course par course,** par Maggie Guiral. — **Procès bizarres et comiques,** par René Trintzius.

POUR TOUS

Le témoignage

L'ATTENTION que porte *Détective* au problème du témoignage reçoit un encouragement qui l'incite à continuer ses recherches afin de trouver une solution à ce qui constitue l'une des plus redoutables épreuves imposées aux juges.

On nous signale l'intéressante discussion qui s'est instaurée à ce propos, au cours d'une des dernières séances du Comité de l'Automobile-Club d'Alger. L'information prend une valeur d'actualité, à l'époque où le tourisme va conquérir la route, où le nombre des accidents permettra d'établir de sanglantes et toujours progressives statistiques.

C'est donc bien le moment de s'occuper d'un peu plus près des procès dus à l'imprudence, à la folie des conducteurs, parfois à la fatalité, et d'étudier, sous ce rapport, le problème du témoignage.

Le problème du témoignage est lié à la question des accidents.

Il faut avoir des témoins. Cela est difficile.

... « Quelle est aujourd'hui — nous écrit l'un des membres du Conseil d'administration de l'Automobile-Club d'Alger — la personne qui accepte de témoigner ? Les ennuis que crée cette obligation incitent bien des gens à donner de faux noms ou de fausses adresses... »

Le fait est réel : sur presque tous les rapports de police ou de gendarmerie figurent des témoins qui, au cours de l'enquête ultérieure, se sont évanouis comme des fantômes.

A ce danger des témoins défaillants, qui se dérobent au devoir de rapporter, sous la foi du serment, ce qu'ils ont vu, s'ajoute un autre, exactement à l'inverse : le danger des faux témoins, toujours sur la brèche, racolés par des officines louches, qui se spécialisent dans la « conduite » des procès d'accidents, et qui ont toujours « sous la main » un petit groupe de complices prêts à attester, moyennant un modeste denier, ce qui sera favorable à la thèse qu'on leur demande de soutenir.

Lutter contre le faux témoignage est une rude besogne, et malaisée. La valeur du serment, sa force morale ont singulièrement diminué, et la main dégantée, qui se lève dans le vide, est le symbole du néant, le signe caricatural d'un rite qui n'avait de sens que dans la mesure où il était fondé sur une conviction religieuse.

Témoins qui ne veulent pas comparaître en justice, alors que leur parole serait nécessaire, ou faux témoins, le mal, qui, sous son double aspect, est redoutable, et il faut y remédier.

Quel serait le remède ?

Notre correspondant d'Alger précise la cause du mal et suggère une solution :

« ... Les personnes qui seraient toutes disposées à rapporter sur le « champ ce qu'elles ont vu, seront, « par la suite, dérangées à plusieurs « reprises par le juge d'instruction, citées à comparaître devant le tribu« nal... Le témoin sera obligé, soit de « demander à son patron un congé, « soit d'abandonner ses affaires, et « contraint, bien souvent, de suivre les « incertitudes d'une audience, de su« bir les renvois du procès... S'il n'ha« bite pas dans la ville même, ce sera « pour lui des frais élevés, que ne « compensera pas la taxe de déplace« ment, tout à fait insuffisante... »

La solution, maintenant :

Il faudrait que, sur les lieux mêmes, les gendarmes fassent signer aux témoins leurs propres déclarations, qu'ils dressent la liste de ceux qui ont véritablement assisté à l'accident, de façon que cette liste ne puisse, plus tard, s'accroître de noms de complaisance ajoutés après coup.

La justice, la vérité et les victimes y gagneraient.

On finit par oublier le joyeux Fatty, ex-vedette de l'écran.

La mort de Fatty

ROSCOE Conkling Arbuckle, alias Fatty, avait disparu de la liste des vivants, bien avant qu'une crise cardiaque ne vînt l'enlever sous les yeux de sa femme...

Au fait, sa mort subite a remis à l'ordre du jour ce nom sur lequel le silence pesait depuis douze ans.

Le public juvénile qui fréquente les cinémas ne se souvient guère du joyeux *Fatty*, et de ses innombrables exploits à l'écran. Sait-on encore qu'il fut le « champion des lanceurs de tartes à la crème » ?

A l'apogée de sa gloire, c'est-à-dire avant l'année fatale de 1921, Fatty gagnait mille dollars par jour, et il tournait les 365 jours de l'année. Mais il n'avait pas eu des débuts faciles.

Avant de devenir *star*, il avait été garçon livreur, garçon boucher, chasseur de restaurant... jusqu'au jour où un impresario de théâtre découvrit « le gros gosse ». Il avait douze ans, et il pesait quatre-vingts livres...

Plus tard, il entra au cinéma où sa carrière devait être fulgurante.

⁘ ⁘ ⁘

En 1921, Fatty était le *star* le plus riche et le plus prodigue de Hollywood. Et c'est alors que vint la catastrophe.

...Les orgies qu'il offrait à ses camarades de cinéma étaient célèbres, whisky et champagne coulaient à flot dans la chambre d'hôtel où la bande joyeuse tenait ses assises... Un jour une jeune actrice, Virginia Rappe y fut prise d'un malaise subit. Transportée à l'hôpital elle y expira. Dans son agonie, elle avait murmuré des phrases confuses : « Je vais mourir... c'est lui... il m'a fait mal... »

Un des convives, qui avait découvert la malheureuse gisant dans la chambre d'hotel, avait entendu Fatty crier en serrant ses poings énormes :

— Tais-toi, ou je te jette par la fenêtre !...

Une enquête fut ouverte, et Fatty fut arrêté. Il dépensa une fortune pour sa défense...

Faute de preuves et de témoins — les convives observèrent un silence prudent, deux jurys s'abstinrent de se prononcer, et le troisième acquitta l'acteur. Son avocat, seul, lui avait coûté 4.000 dollars.

⁘ ⁘ ⁘

Si la justice lui rendit la liberté, l'opinion publique s'acharna contre Fatty. Bien qu'il n'interprétât que des films scrupuleusement corrects, le public boycotta ses productions... Les directeurs des studios de Hollywood qui l'avaient couvert d'or le congédièrent sans explications. Son extérieur même, qui avait causé tant de joie au public, était devenu haïssable... Le « plus gros garçon du monde » était devenu « l'homme le plus impopulaire d'Amérique ».

Un second drame acheva de briser sa carrière : la mort d'une autre gloire du cinéma, Wallace Reid, qui fut empoisonnée par la drogue, fut également attribuée à Fatty...

⁘ ⁘ ⁘

Arbuckle ne se releva jamais de ces deux scandales. Il dut traîner une existence obscure ; la moindre tentative de se faire réengager provoquait un flot de lettres des coins les plus reculés de l'Amérique, on exigeait le maintien de son « limogeage ». Il essaya de faire des tournées de vaudeville, dirigea un club de nuit, écrivit des scénarios pour Mac Sennett, puis travailla dans un studio sous le nom de Goodrich.

La disgrâce dura douze ans, mais Fatty ne perdit jamais l'espoir de reconquérir son public. Il se tenait au courant de toutes les dernières perfections de l'écran. Il y a de cela quelques mois, il avait obtenu un contrat pour un film parlant. La chance lui avait enfin souri ; il tourna avec ardeur, et son nouveau film doit passer prochainement.

Fatty a été marié trois fois et sa dernière femme est Addie Mc Phail, sa camarade de théâtre. La mort l'a surpris à l'âge de quarante-cinq ans.

Son corps sera exposé dans cette salle de Broadway où la dépouille de Rudolf Valentino attira, en 1926, une foule hystérique.

F. D.

L'actrice Virginia Rappe mourut mystérieusement chez Fatty.

Fatty dépensa une fortune pour sa défense. Son avocat, seul, lui avait coûté 4.000 dollars.

Fatty, marié trois fois, eut pour dernière femme Mrs Addie Mc Phail, sa camarade de théâtre.

Nouvelles réformes à Scotland Yard

Lord Trenchard, le commissaire de police de Londres, qui a envisagé la refonte et la réorganisation des cadres de la police métropolitaine, vient d'élaborer un nouveau programme de réformes. Il s'agit à présent de reconstruire l'appareil technique de Scotland Yard ; car si les policiers de ce corps célèbre sont d'une classe exceptionnelle, l'outillage dont ils disposent n'a pas été renouvelé depuis quarante ans.

Lord Trenchard a l'intention de commencer par transporter les bureaux de Scotland Yard dans un immeuble neuf, situé au centre de la ville. Jusqu'à présent, ces bureaux se trouvaient dans un quartier fort éloigné ; ils occupaient un vieil édifice, nullement adapté au travail de la police moderne, et ne disposant même pas d'un garage.

Lord Trenchard prévoit également la création d'un nouveau réseau de postes de police, destinés à surveiller les faubourgs de Londres qui se développent avec une extrême rapidité.

⁘ ⁘ ⁘

Les nègres de Scottsboso

Heywood Patterson, le premier des nègres impliqués dans l'affaire de viol d'Alabama, qui obtint la revision de son procès, et qui fut condamné à mort pour la seconde fois le 18 avril à Decatur, vient de gagner un nouveau sursis.

Le juge Horton, qui a prononcé la sentence à Decatur a lui-même été troublé par les rétractations de Ruby Bates et par les nombreuses manifestations en faveur du condamné. Car ce ne sont pas seulement les communistes et l'Aide Internationale qui luttent actuellement pour sauver les nègres de Scottsboso, mais « l'Association des Hommes de Couleur » elle-même, qui représente un des groupements les plus conservateurs d'Amérique.

Heywood Patterson ayant fait appel, une revision du procès de Decatur vient d'être ordonnée et de nouveaux débats vont prochainement s'ouvrir.

Patterson, qui se montre fort arrogant à l'égard de ses camarades, faillit être assassiné en prison par deux de ses codétenus.

Patterson, condamné à mort, vient d'avoir un nouveau sursis.

La toque de breitschwanz

par Pierre Dugast

La toque de breitschwanz, par Pierre Dugast, inaugure brillamment aux ÉDITIONS ÉMILE-PAUL une collection nouvelle : **le roman policier moderne.** A l'attrait de mystère et d'angoisse que possède ce livre s'ajoutent des qualités de vérité humaine et de pittoresque contemporain. Lisez **La toque de breitschwanz.** Pris par l'atmosphère et passionné par l'énigme, vous oublierez tous vos soucis (6 fr. 75).

PARTOUT

VOILA CENT ANS

La madone aux poisons

En 1833, la Cour criminelle de Séville fut saisie de faits qui paraîtraient incroyables s'ils n'avaient été établis par une instruction judiciaire.

Dona Catalina était la femme d'un policier transporté pour concussion aux bagnes d'Afrique. Se considérant comme veuve, elle ne tarda pas à s'éprendre d'un tout jeune homme, don Pedro de Balbo.

Or, don Pedro était fiancé à une de ses cousines. Catalina, mise au courant des projets de son amant, jura sur la Vierge de tuer la promise de don Pedro. Les familles des deux fiancés, averties, firent bonne garde.

L'on était arrivé sans encombre au jour de la noce ; le cortège marchait vers l'église lorsque trois jeunes filles s'approchant de la mariée, lui offrirent un magnifique bouquet. A peine la jeune épouse l'eut-elle respiré qu'elle tomba raide morte.

Dona Catalina piqua Don Pedro d'une épingle empoisonnée.

Le bouquet disparut dans la bagarre ; quant aux jeunes filles, elles avouèrent avec une évidente sincérité que la femme qui leur avait remis les fleurs à offrir à la mariée était dona Catalina.

Les médecins espagnols chargés de l'autopsie de la morte ne trouvèrent rien. « Il est possible d'empoisonner avec un bouquet, concluaient-ils. »

Sur les instances de sa famille, Don Pedro rompit toute nouvelle relation avec la terrible « madone ». Mais celle-ci, déjouant la surveillance dont son amant était entouré, pénétra auprès de lui. Au cours d'une scène violente, elle retira de sa coiffure une longue épingle et le piqua au bras. Aussitôt, la vue de Don Pedro s'obscurcit et il tomba foudroyé.

Cette fois, les médecins décelèrent le poison : « C'est un venin étrange, sans goût et sans saveur, qui ressemble fort à l'aqua toffana *des anciens chimistes italiens. » Dona Catalina fut condamnée à mort. Elle se laissa garrotter sans révéler le secret de son infernale drogue.*

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

PUBLIE

Le dernier reportage de

W. B. SEABROOK

LE SAHARA EN AVION

TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75 c.

Abonnement (France et Colonies) Un an 32 fr. | Six mois 18 fr.

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS

PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR : MARIUS LARIQUE

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES	65 »	35 »
ÉTRANGER (TARIF A)	85 »	45 »
ÉTRANGER (TARIF B)	100 »	55 »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».

DÉTECTIVE

LA DERNIERE CLASSE

A la place même où l'institutrice donnait la veille sa dernière leçon, le greffier du Parquet de Bourges rédige les premiers procès-verbaux de l'enquête judiciaire.

Sancerre *(de notre envoyé spécial)*.

On en parlera longtemps encore à Amigny, petit bourg accroché au flanc des collines du Sancerrois. On en parlera, comme on parle ce ces événements exceptionnels qui ne se renouvellent pas tous les dix ans et qui servent plus tard de borne du temps, de point de repère. On dit : c'était avant ou après l'affaire. L'Affaire avec un grand A. On dira ici : c'était avant ou après l'assassinat de l'institutrice. Ce drame brutal et encore mystérieux servira à mesurer les années.

Dans les villes, on oublie vite. Chaque jour apporte sa provision de malheurs. Les drames les plus cruels s'effacent rapidement, parce que d'autres drames les refoulent et que l'attention ne peut se fixer longtemps sur l'un d'eux. Mais dans les hameaux, dans les bourgs où l'hiver, l'été, les jours, les hommes marchent tout en rond comme les heures, où aucun événement ne se passe sans que, semble-t-il, on l'ait prévu, où la vie paraît vous appartenir comme une machine et ses rouages, l'horreur d'un crime éclate comme une bombe à longue portée, dont les échos se propagent loin sur les chemins et dans les cœurs.

— J'en ai encore, comme on dit, les jambes cassées, me déclare une voisine de la maîtresse d'école.

Mais qui n'est pas voisin de l'institutrice, dans un petit hameau de cent âmes, où les maisons se serrent les unes contre les autres le long de l'unique rue ? Trois personnages dominent la vie sociale de nos campagnes : le maire, le maître d'école et le curé. Trinité laïque et religieuse. Tous trois sont les points de mire des autres citoyens. Rien ne peut être caché dans leur existence. On y lit comme dans un livre ouvert. L'institutrice surtout, lorsqu'elle vit seule, est contrôlée, surveillée, inconsciemment. Et celle qui façonne les jeunes cerveaux ne saurait, si elle avait quelque secret dans sa vie, le garder bien longtemps.

Mlle Berthe Charles vivait seule à Amigny. Originaire du Cher, ancienne élève de l'école normale de Bourges, elle avait été nommée institutrice dans ce petit village où chaque habitant a des racines si profondes que tous les gens s'y trouvent plus ou moins liés par des liens de parenté. Elle était venue faire là sa première classe, il y a treize ans. Elle n'avait guère quitté depuis son école que pour se rendre parfois à Sancerre, ou pour aller, à l'époque des vacances, rejoindre sa sœur à Maisons-Alfort. Elle avait ainsi atteint trente-neuf ans.

Sa silhouette était naturellement devenue familière. Assez grande; assez forte aussi, on la voyait faire chaque soir une promenade, à l'heure où déjà les volets se ferment, où les premières lampes s'éteignent. Mlle Charles avait pour chacun de ceux qui la saluait un petit mot d'amitié. Mais elle n'était liée avec personne. On ne lui connaissait d'ailleurs que peu de relations : quelques instituteurs des environs, quelques familles sancerroises. Mlle Charles acceptait les invitations qui lui étaient adressées, mais n'en rendait pas. La mère d'une de ses élèves venait, une fois par semaine, faire son ménage. Une fillette, chaque matin, rangeait et balayait la classe.

C'est cette fillette qui, l'autre matin, découvrit le drame...

■ ■ ■

— Oui, m'sieur, c'est moi qui ai trouvé Mademoiselle. J'étais arrivée à l'école un peu avant mes camarades pour nettoyer la classe. J'étais toute seule. Je m'étonnai de ne pas voir mademoiselle venir me dire bonjour, comme elle en avait l'habitude. J'attendis. Mes camarades, une à une, arrivèrent et commencèrent à jouer dans la cour. Mademoiselle ne venait toujours pas. Alors, je me décidai à aller vers la cuisine. Je poussai la porte. Il faisait noir à cause des volets fermés. J'aperçus notre maîtresse étendue à terre. Je crus qu'elle était malade et je courus prévenir ma mère au village. Quand on revint, j'appris que mademoiselle avait été assassinée... Nous l'aimions bien, Mademoiselle...

Assassinée ! Personne ne voulut tout d'abord croire à une nouvelle aussi tragique. Dans un hameau dont même la moindre rixe n'avait jamais troublé l'existence paisible, la seule idée d'un crime paraissait inacceptable. Qui donc, parmi ces gens qui se connaissaient tous, eût pu s'en rendre coupable. Un rôdeur ? Qui l'eût attiré dans ce coin perdu du Sancerrois, qui lui eût désigné la vie solitaire de l'institutrice ?

Peu de morts violentes ne pouvaient, dès leur découverte, s'envelopper d'un mystère aussi complet.

Mlle Charles avait été vue, la veille, faisant dans le hameau sa promenade du soir. Elle était rentrée chez elle vers dix heures. On l'avait aperçue se dirigeant vers l'école, qui se trouve au bout du hameau, près des champs. Aucun cri, aucun appel n'avait alors troublé la paix nocturne. Et pourtant c'était à ce moment-là que les constatations de l'autopsie plaçaient l'heure du crime.

Mlle Charles avait eu le temps de se déshabiller. On la retrouva vêtue encore de sa chemise de jour, sur laquelle elle avait passé un peignoir et un manteau. La malheureuse était étendue, dans la cuisine, entre le buffet et la cuisinière. Elle portait une blessure au cuir chevelu, et autour du cou, la trace d'une dizaine de coups de couteau. Les plaies étaient toutes profondes. Aucune d'elles cependant n'avait été mortelle. La pauvre femme avait succombé après une atroce agonie.

Etrange détail : il y avait peu de désordre autour de la morte. Seule une bouteille brisée pouvait laisser supposer que l'agresseur avait d'abord étourdi sa victime en la frappant derrière la tête.

Au premier étage de l'école, dans la chambre de l'institutrice, le matelas du lit avait été soulevé. Mais il ne semblait pas que l'assassin s'était longtemps attardé pour fouiller les meubles. Dans l'armoire, des titres enveloppés dans un journal étaient intacts. Un porte-monnaie, contenant pour deux cents francs de coupures, n'avait pas été ouvert.

Que fallait-il penser ? Quel tragique secret pesait sur cette horrible mort ? Etait-ce sur la vie, pourtant clairement réglée, de l'institutrice qu'il fallait se pencher pour dégager une hypothèse, pour expliquer ce drame inexplicable ?

Dès son arrivée, le commissaire Carbonnel, de la brigade mobile d'Orléans, comprit qu'il ne serait pas facile de démêler les fils d'une telle énigme.

La sœur de la morte, accourue de Maisons-Alfort, repoussait *a priori* toute idée de drame passionnel.

— Ma sœur, déclarait-elle, n'aurait pu, sans qu'on le sache, avoir une liaison secrète. Par contre, je puis affirmer qu'elle avait des économies. Les titres qui sont restés dans l'armoire n'étaient pas les seuls. Ma sœur avait acheté 10.000 francs d'obligations des P. T. T. Ces obligations ont disparu. De plus, ma sœur conservait chez elle une dizaine de mille francs d'argent liquide. Cet argent, lui aussi, a été volé...

A ces déclarations s'ajoutaient la découverte, sur le grand chemin qui traverse le hameau, de trois bons du Trésor représentant une somme globale de six mille francs. Ces trois bons appartenaient à Mlle Charles. L'assassin, en s'enfuyant, les avaient laissé échapper !

Pourtant, ces titres ne portaient aucune trace de sang, alors que le malfaiteur devait en être couvert, et que ni dans la cuisine, ni dans la cour (où se trouvent un seau et du savon) il n'avait pris le soin de laver ses mains rougies.

Quel est donc cet étrange et invisible assassin, que nul n'avait, le soir du crime, remarqué dans le hameau, qui *guettait*, dissimulé dans l'école, le retour de l'institutrice, et qui, *sûr de lui*, se dirigeait, son crime commis, vers l'armoire où les économies de Mlle Charles étaient déposées.

Puisqu'il avait prémédité son coup, c'est qu'il lui savait des économies, c'est qu'il était certain de réussir...

Le commissaire Carbonnel interrogea chaque habitant, les forçant à se souvenir. N'y avait-il pas eu dans le pays quelque individu suspect, capable d'un aussi atroce attentat ?

— C'est vrai, finit par dire un vigneron. J'ai employé chez moi, le mois dernier, un ancien légionnaire, un interdit de séjour. Je me souviens même que, passant devant l'école et apercevant l'institutrice, il me demanda si elle avait de l'argent, si elle vivait seule...

Ce tricard, cet ancien soldat d'aventure, était-ce lui l'assassin fantôme ?

■ ■ ■

Tandis qu'on diffusait partout son signalement, tandis que, partout, gendarmeries et polices étaient alertées, une auto venait chercher, à l'école communale, le corps de l'institutrice.

Tous les enfants étaient là, bien alignés, devant le cercueil qu'on hissait dans la voiture.

Ils étaient là, en rang, les bras croisés, comme si la cloche de l'école les avait tout à l'heure rassemblés pour une suprême classe.

Dans la salle de l'école, un monsieur qu'ils ne connaissaient pas avait remplacé, dans la chaire, la maîtresse disparue. C'était le greffier du Parquet de Bourges qui rédigeait les premiers procès-verbaux de l'instruction.

A la place même où, la veille, l'institutrice enseignait, sans s'en douter, sa dernière leçon.

Marcel MONTARRON.

Reportage photographique « Détective », J. DELORIÈRE.

Mlle Berthe Charles, quelques jours avant sa fin tragique, au milieu de ses jeunes élèves.

On emporta le corps de la malheureuse institutrice mystérieusement assassinée dans la nuit.

C'est une fillette qui découvrit dans la cuisine le corps de la maîtresse d'école.

Bien alignés, les bras croisés, les enfants de l'école communale d'Amigny accompagnèrent leur institutrice à sa suprême promenade, comme si la cloche les avait rassemblés pour cette tragique «leçon».

Le commissaire Carbonnel et ses collaborateurs.

LA ROUTE D

GRAND REPORTAGE de HENRI DANJOU

VII [1] — LES EXPLORADORS

(De notre envoyé spécial.)

Six jours de l'Orénoque, à un jour de cheval de Callao, on aperçoit, dans une plaine que bordent des sierras inviolées, Tumeremo.

C'est le dernier village du Venezuela en direction du Brésil, un relai de cases roussies où les coureurs de la brousse viennent échanger des pépites d'or contre de l'alcool, des femmes, des vivres et des armes.

Là, point d'usine, ni de moulin à or. La terre appartient à qui vient la prendre. Ceux qui rêvent d'aventures ne peuvent rien imaginer de plus sauvage que la grande savane de Tumeremo. C'est une des plus vastes forêts vierges de l'or, du balata et des diamants, une brousse de fièvres, de serpents, de bêtes sauvages, mais aussi une terre de mirages. Des isolés y construisent leurs carbets sur les rocs des torrents. Ils ne prennent que rarement la peine de fouiller la terre : ils lavent le sable des rapides. Quelques centaines d'hommes seulement se partagent cette immensité.

Cependant, quand j'arrivai au village, les pistes brûlées n'étaient plus désertes. La route de l'évasion devenait fréquentée comme une immense avenue. Il y avait vers Tumeremo, un rusch, une ruée vers l'or, comme il s'en produit tous les vingt ans en Amérique. Un mois plus tôt, un Indien misérable, Domingo Femayer, venait de découvrir dans la forêt une prodigieuse poche d'or. On n'en avait pas encore sondé le fond, mais il en avait déjà retiré pour plus de deux millions d'or. La voix du désert avait, de partout, colporté la nouvelle. Puisqu'il y avait une poche d'or, pourquoi n'y en aurait-il pas eu d'autres qui n'appartenaient à personne ? On voyait donc arriver d'étranges groupes d'hommes. La plupart des nouveaux émigrants étaient métis ou noirs, pourtant quelques-uns appartenaient à notre race. Une silhouette de chercheur d'or prend toujours, dans la brûlante lumière, une apparence fantastique. Ils ont des jambières de cuir; leur carabine voisine avec le sac de vivres qui pèse sur leurs reins; leur pic d'acier, leur sert de bâton, et pour tromper la canicule, ils rabattent leur chapeau sur leurs yeux comme des chemineaux. D'où venaient-ils ? Il eût fallu interroger le vent. Cependant, on m'y fit bientôt reconnaître trois évadés.

Malgré eux, dans le décor du rusch, ils me donnaient une nouvelle image de la route. L'un avait cette expression gouailleuse qui fait reconnaître le Parisien entre tous les hommes; c'était, je l'appris plus tard, Jean Hulin, un ancien de Montmartre, l'homme qui avait abattu Emile dit Fait-Peur, au coin de la rue des Amandiers. Un autre, Simon Campano, mince et chauve, avait des yeux bridés dans une face de magot, couturée de rides; c'était un évadé de tous les bagnes, aussi bien des maisons de correction que des compagnies de travaux publics et du pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni, et le dernier de ses titres à l'attention des gendarmes était, je crois, l'enlèvement brusqué du coffre-fort du 6e régiment de cuirassiers. Le troisième, Marius Sentier, d'une maigreur extrême, un homme de rixes, avait un visage bouffi de jeune paysan. Blessé à la jambe dans une bataille récente, la souffrance le rendait taciturne et d'ailleurs il paraissait sans curiosité...

— Des Francès ! me crièrent des femmes, lorsqu'elles les virent.

Le village est surtout habité par des femmes, nées là, ou attirées à la limite du désert par la cupidité, compagnes habituelles des exploradors à qui elles offrent la tentation de leurs bras cerclés d'or et de leurs yeux de diamants noirs. Nous nous connûmes à cause d'elles, car ils leur demandèrent leur route, le chemin de Chicanam, et ce nom prenait sous leur voix un sens mystérieux. C'était le nom du pays au prodigieux filon d'or.

— Chicanam, répondirent les femmes, est à deux jours de marche et à deux marées sur le fleuve Cuyuni...

Ils firent comme les autres chercheurs d'or. Ils installèrent leur hamac entre les arbres de la place Bolivar, à côté de leurs chevaux et de leurs mulets. Ils chargèrent eux-mêmes sur de lourds chariots des provisions de cassave, d'outils et de poudre. Mais ils ne vinrent s'asseoir près de moi, comme je les en avais priés, et ne commencèrent à vivre pour moi-même que lorsque Domingo Femayor, le responsable du rusch, le nouveau millionnaire, arriva à l'auberge dans un groupe de mineurs joyeux et de femmes parées d'or vierge : d'or vierge, le symbole de ceux qui allaient affronter les Dieux du nouvel El Dorado !

Très grand, le corps droit, le visage fermé, Domingo Femayor faisait penser aux rois de carnaval aves ses six maîtresses, ses cinq autos, les innombrables paires de bas et de chaussettes que venaient lui vendre par grosses les Syriens de la savane, et les trois phonographes qu'il apportait au cabaret pour qu'il eût plus de musique. Dès qu'il fut entré, les pierres d'or qu'il avait dans ses poches circulèrent parmi nous. Elles étaient si riches qu'il en tombait des grains d'or. C'était les pierres de la Chicanam, la nouvelle mine, la future rivale du Callao et des grands filons du Mexique, l'objet de la convoitise des aventuriers de la savane et des évadés du pays de l'or.

— Voilà, grogna Jean Hulin, ce que la chance a fait d'une péon (1), à vingt francs par jour. Bah ! on le reverra bientôt là-haut, passer devant nos tas d'or, avec son pic et sa carabine, pour aller de nouveau laver la terre dans la forêt.

Il baissa la voix et ajouta, comme si l'ignorance était le plus grand des crimes :

— Il n'a même pas pris le temps d'accuser sa mine. Comprenez-vous ? Il n'en a pas demandé la concession à l'Etat. Un autre l'a fait à sa place. Domingo Femayor n'a même plus sa part du prodigieux filon d'or.

Ses yeux brillaient déjà de cette fièvre qui est bien le seul désir qui puisse exister au pays où l'or est la grande moisson de la terre. Ainsi, j'appris que Domingo Femayor venait de dépenser plus d'un million en trois semaines et qu'il serait bientôt pauvre. Qu'importait, semblait-il, à l'Indien ? Il était riche d'un si beau rêve. Il accepta de s'asseoir à notre table et de nous redire son histoire...

— J'avais fini de laver la terre. Nous avions travaillé tout le jour, Manuela, ma femme, Antonio, mon frère et moi ; mais la récolte n'était pas fameuse. A peine avions-nous une once d'or.

« Et je découvris Chicanam, tandis que je mangeais mon pain de cassave. »

Il s'expliquait dans un langage confus, son regard et ses gestes suppléaient à la pauvreté de son récit. Nous commentions à quatre ses mots malhabiles pour mieux nous expliquer le miracle. Cela s'était passé au quatrième saut de la rivière Chicanam, dans une terre d'Indiens sauvages. Les Femayor vivaient là comme des bêtes, de poisson ou de viande séchée, de riz bouilli et de cassave. Ils travaillaient à leur compte, comme tous les exploradors, avec, pour seule contrainte, l'obligation de vendre l'or, qu'ils extrayaient de la vase, à un vieux et riche mineur, Montedeoco, le concessionnaire de la rivière. Or, un soir récent, comme ils dévoraient leur maigre repas au seuil de leur carbet à toit de palmier, Domingo avait justement quitté le groupe. Il était en colère. Il s'assit sur une pierre *où il s'asseyait depuis vingt ans* sans l'avoir jamais regardée. Tout en continuant à découper sa cassave désséchée, il poursuivait la dispute. *Il frappait nerveusement la pierre.* Il la frappa avec le tranchant de son couteau. Et quand il recommença à tailler son pain, il aperçut de l'or sur la la

Il se pencha sur la blessure du roch y vit une large coulée d'or. Il pouss cri de bête sauvage. Il courut à la ca y prit un marteau, revint au roc et s à le désagréger furieusement. Ses co gnons pensèrent qu'il était devenu fo qui arrive quelquefois dans la grande ne. Des éclats dorés, des pépites gr comme le poing, roulèrent à leurs p sur le gazon triste. La poche miracu s'entr'ouvrait et révélait son trésor à qui, bien que fouillant la terre depuis ans, n'avaient jamais vu autant d'or.

— Je leur ai crié, expliquait Fema « *Laissez-moi crever la marmite. Faites sacs. Emportons tout, sinon on vie nous assassiner pour tout nous prendre* Pendant toute la nuit, nous avons cr Au matin, nous étions complètement Nos vestes, nos chemises, nos hamacs mes étaient devenus des sacs de pi d'or. Nous avons emporté douze sacs, il en est resté au moins autant à ceux sont venus derrière nous.

J'écoutais beaucoup moins Femayor je ne regardais mes compagnons de la des cavales. Alors, j'assistai au premier racle du pays de l'or. Jean Hulin retint dien qui voulait recommencer à dans boire et à rire. Il déplia une carte, la lu lire. Il y traçait des lignes noires. Je sais qu'il eût été possible d'entraîner mayor à la limite du village, de lui arra ses pierres d'or, au risque de lui pren sa vie, car il était beaucoup moins mé qu'il n'était soûl. Jean Hulin contin sa besogne de géographe, expliquant p ment qu'il avait l'intention d'aller rec cher, quelque part, le filon d'or, en de de la concession nouvelle. Et Femayor, a prodigue de son or que d'un secret ne lui appartenait plus, s'intéressait à venture des évadés courageux.

— Vos mulets vous conduiront en d jours et demi dans les carbets d'El Dora sur les rives du fleuve Cuyuni, expliqu il. Là, vous construirez une pirogue et v remonterez le rio jusqu'à Chicanam. Qu vous verrez une cabane à toit de pal ce sera là. Il n'y aura plus qu'à marc vers le Sud...

∷ ∷ ∷

Nous nous retrouvâmes encore plus de l'Europe et des drames des bars, sur nouvelle route de la Belle, lorsque n prîmes ensemble, le lendemain à l'aube, chemin de Chicanam où j'allais voir roche d'or de Femayor.

(1) Voir « Détective » depuis le n° 239.

(1) Manœuvre.

Au pays des grandes forêts vierges, on ne rencontre guère que des Indiens sauvages encore habitués à tirer à l'arc pour se procurer leur nourriture.

On voyait une file de lourds chariots se déplacer sur les routes; ceux des aventuriers que la ruée vers l'or attirait.

Des évadés cherchent de l'or dans un des torrents de Cayenne, le pays au prodigieux filon d'or.

On commence à rechercher de l'or dans la vase, en attendant de trouver le grand filon d'or.

DE L'EVASION

La corvée de l'or au pays de l'or; un explorador au travail; les Indiens du Haut-Guyuni; le carbet des évadés dans la brousse des fièvres et des mirages.

Le voyage par terre dura deux journées, comme on nous l'avait annoncé. Nous le fîmes à dos de mulet dans les sentiers vertigineux d'une terre qui, comme toutes les terres de l'or, se pare du nom d'El Dorado.

Il n'est pas facile de bavarder dans une caravane de chercheurs d'or. Ils ont autre chose à faire et surtout à chercher le chemin à peine tracé, à veiller sur les bêtes et les vivres, à surveiller les Indiens qui participent à leur expédition, au risque de mourir avec eux.

Cependant, à la nuit, quand nous nous arrêtions dans des cabanes d'Indiens et que nous y étendions nos hamacs, des histoires d'un autre monde montaient avant que le sommeil nous prît. J'écoutais...

De quoi sont faites les destinées des mauvais garçons et des pauvres ? Marcel Sentier n'avait rien à raconter de son passé, sinon une rixe qui avait décidé de sa vie. C'était un traîne-misère emporté dans une aventure qui dépassait sa volonté falote. L'évasion c'était, pour lui, « une cavale de vingt-deux jours, dont quatre sans eau douce et sans vivres » ; la route de l'or « une piste où il avait fait le manœuvre, vivant avec les Indiens, couchant chez eux, travaillant dans les mines quand il en rencontrait, se faisant jeter dehors, se battant à propos de tout, mais où il s'était montré capable de risquer sa vie pour défendre Jean Hulin, son sauveur du pays de l'or. Simon Campano, plus curieux, nous faisait rire du vaudeville de sa vie qui l'avait entraîné sur toutes les routes où l'on s'évade, pour l'y faire reprendre, si bien que, las d'une malchance qui le conduisait toujours dans une nouvelle prison, il en était arrivé à ne plus espérer que dans l'immunité de la forêt vierge. La vie de Jean Hulin m'impressionnait davantage. Il avait une destinée de révolté...

— J'ai tout fait pour être libre, disait-il. Cinq fois j'ai cherché la Belle. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que d'espérer pendant des nuits, de risquer la mort pour partir, la mort dans la brousse, la mort sous l'eau, puis d'être repris... Ce que j'ai fait ? Pour sortir des cages de la réclusion, aux îles, ou pour me punir de mes évasions continuelles, on m'avait enfermé pour cinq ans, j'ai craché la moitié de mon sang. Je me suis vu, pendant une autre nuit d'évasion, dans la vase, avec des gardiens en face de nous, prêts à tirer, et deux hommes qui se noyaient, et mon plus vieux copain, Marcel, qui, dans les hoquets de l'asphyxie, criait :

— Adieu tous ! S'il y en a qui revoient la France, qu'ils disent à ma mère que je suis mort...

« Je sais ce que c'est que de se battre avec les chasseurs d'hommes et leurs chiens. Voyez : il m'en reste à la jambe un raccourcissement de huit centimètres !... Mais je peux dire que si, en fin de compte, j'ai gagné ma liberté, ce ne fut pas comme un lâche.

« Vous connaissez peut-être l'histoire de ces évadés qui s'emparèrent du vapeur de l'administration pour essayer de gagner la haute mer et qui durent aborder faute de combustible. Quand je me fus évadé cinq fois et que cinq fois j'eusse été repris, on m'enchaîna sur ce vapeur afin de me conduire aux îles pour m'y laisser jusqu'à ma mort, car on ne s'évade pas du rocher du Salut. Eh bien ! c'est sur ce vapeur-là que j'ai trouvé ma dernière Belle...

« Entre le désespoir et le risque de mourir, j'ai choisi le risque. Comment ? Pendant la nuit qui précéda notre embarquement, je fis fabriquer à vingt condamnés, sur la paillasse où ils avaient leurs pieds dans la manille, vingt clés des cadenas qui allaient retenir leurs chaînes. Un forçat, avec de la mie de pain, nous en avait fait un moulage. Nous nous étions fait apporter avec nos vivres de vieilles boîtes de sardines. A l'aube, les clefs étaient prêtes... Et aussi le plan de l'évasion.

« Nous devions ouvrir les cadenas de nos manilles et nous détacher sur un signal convenu quand, le vapeur étant en mer, les gardiens cesseraient de surveiller les transportés. Je poussai le cri convenu. Sept condamnés seulement sur vingt osèrent se délier et se jeter à la mer sous la menace des carabines. On tira sur nous cinquante balles.

On voyait arriver sur les routes des chercheurs d'or armés d'un pic et d'une carabine.

Une embarcation fut mise à l'eau pour nous donner la chasse. Un homme fut repris, quatre autres se noyèrent, mais Thomas, de Grenoble, et moi trouvions la Belle.

« Voilà ce que j'ai fait pour être libre. Maintenant, je vais à l'or. C'est la troisième fois. J'y ai vu mourir quatre des hommes qui en ont éprouvé l'aventure. Mais qu'ai-je à faire ici, maintenant que ma vie est comme une barque à la dérive, si je ne vais pas chercher les richesses qui se cachent dans ces montagnes... »

Il était très ferré sur la recherche de l'or. Ils devaient commencer par construire un carbet sur les bords d'un rapide et retirer l'or de la vase, avant de s'attaquer à la découverte du grand filon d'or. Ils avaient l'enthousiasme de leur fièvre.

Ils montèrent dans la pirogue qui devait me ramener un peu plus tard sur les pistes de Tumeremo. Nous dépassâmes le carbet d'El Dorado où vivent une dizaine d'exploradors, et nous restâmes un jour et demi sur l'eau avant d'apercevoir la nouvelle terre fortunée.

Enfin, au milieu de la deuxième journée de notre voyage sur l'eau, nous aperçûmes qelques cabanes de mineurs. Une sierra immense, La Lèma, barra l'horizon. La chaleur devint plus infernale, quoique les chutes d'eau où l'on trouve du diamant fissent entendre leur grondement tumultueux. Des indigènes se montrèrent.

Un carbet, quatre piquets surmontés d'un toit de palmes, fut notre dernier asile commun.

C'est alors, et alors seulement, que j'appris le surnom du pays au prodigieux filon d'or : Cayenne. Sans doute, des évadés, venus là autrefois à la descente des montagnes de la Guyane hollandaise, l'avaient-ils baptisé. Les Indiens de Chicanam n'appellent plus autrement la terre où les savanes sont mortelles, et où le rêve des hommes, pour ne plus s'appeler la liberté, n'est, la plupart du temps, qu'un chimérique mensonge.

— Au revoir ! me cria Jean Hulin. Peut-être serons-nous riches quand nous nous retrouverons. Si nous vivons encore !...

(A suivre.)

Henri DANJOU.

Copyright by Henri Danjou et Détective 1933.

Un des évadés de Tumeremo qui recherche l'isolement de la forêt illimitée, la fortune ou la mort.

Jeudi prochain :

LES CHASSEURS DE CAÏMANS

Reportage photographique « Détective ».

Nous traversâmes des rapides violents dans des paysages rudes, et des cascades où l'on trouve le diamant.

FAITS DIVERS

Un carnage près d'Evian

Évian (*de notre correspondant particulier*).

Deux vieux fermiers et leur fille, sourde-muette, viennent d'être assommés, durant la nuit, dans leur ferme isolée, à Publier, sur les bords du lac Léman, près d'Évian.

L'affreux carnage a été découvert par M. Eugène Blanc, le fils des vieux fermiers. Un désordre effroyable régnait dans la ferme ; les meubles, les armoires, un buffet avaient été fracturés. La tête du père Blanc était littéralement défoncée ; des débris de cervelle adhéraient encore au traversin et à l'oreiller. Dans la chambre voisine, la mère, Mme Jeannette Blanc et sa fille Rose avaient aussi cessé de vivre. La même arme — une lourde masse de bois — avait servi à l'assassin. Il ne semble pas que ce crime odieux ait été commis par des malfaiteurs ordinaires. La fouille des meubles n'est qu'une mise en scène, à moins que les assassins n'aient voulu s'emparer d'une pièce quelconque, d'un papier offrant pour eux un puissant intérêt.

Il n'est pas possible, à propos de ce drame terrifiant, de ne pas évoquer les crimes de Delafet et la tuerie de Vals-les-Bains. Ici comme là il se pourrait qu'un intime des vieux fermiers fût le coupable. C'est l'opinion que semblent se former les enquêteurs qui suivent une piste intéressante...

La preuve est déjà faite, en tout cas, que les vieux fermiers n'avaient point d'ennemis dans le voisinage et que, même, ils jouissaient de l'estime générale. La preuve est faite aussi que l'assassin — qu'on ne saurait tarder à arrêter — connaissait parfaitement les lieux. C'est ainsi qu'il a pénétré par une fenêtre qui était seulement poussée, le soir, alors que toutes les autres ouvertures, portes et fenêtres, étaient soigneusement verrouillées. Il n'a pas perdu son temps à essayer de forcer ces portes : il a été tout droit à l'unique fenêtre que les habitants laissaient entre-bâillée.

Il faut dire aussi que la ferme du drame se trouve dans les bois, un peu à l'écart de l'agglomération. Ce qui explique que le crime n'ait pas été découvert plus tôt.

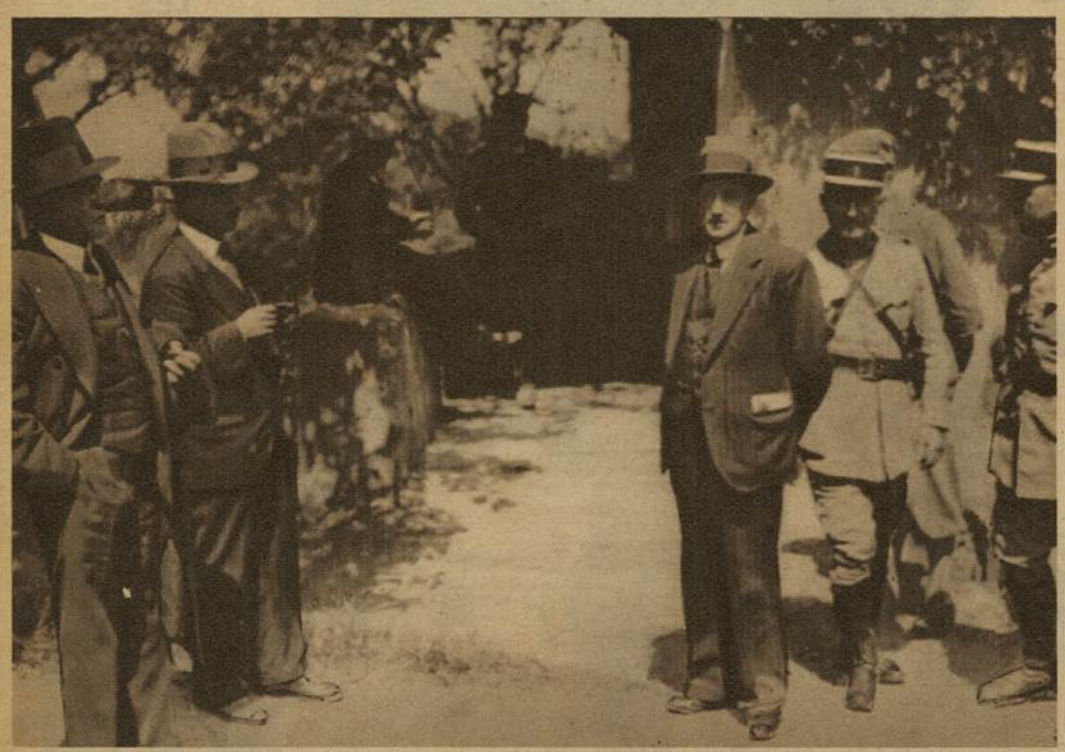
Quoi qu'il en soit, le ou les meurtriers ne semblent pas avoir quitté la région.

Des noms, des noms de personnes avec lesquelles la famille Blanc était en discussion d'intérêt, ont déjà été murmurés.

Nul doute que le ou les auteurs de ce triple et sauvage assassinat ne pourront échapper à la Justice.

Une modeste ferme, isolée dans les bois, sur les bords du lac Léman, à quelques kilomètres d'Evian.

Le fils et le gendre des malheureux fermiers.



Le parquet et les gendarmes d'Évian se rendirent aussitôt sur les lieux de l'affreux carnage et cherchèrent tout d'abord à en préciser les mystérieux mobiles.

M. Blanc avait le front défoncé; dans une chambre voisine la mère et la fille portaient des blessures identiques. L'arme du crime avait été une lourde masse de bois.

LISEZ :

Un vol. : 12 fr.
TALLANDIER

GRATIS ! ET A NOS FRAIS !
VOUS AUREZ LA RÉUSSITE EN TOUT
Amour, Santé, Bonheur parfait
tout vous sourira quand vous posséderez la
FLEUR IRRADIANTE ■
Cette Fleur Eternelle au parfum magique, lumineuse dans la nuit, cette merveille sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité, d'après les rites millénaires de **Pamir** et les immuables principes astrologiques des **Mages**.
Sûr de son pouvoir, je ne crains pas de vous l'envoyer **à l'essai**.
Choisissez la fleur que vous désirez, **rose** ou **œillet blanc**. Pour toute demande je joindrai à l'envoi un **horoscope** détaillé et un **portrait graphologique GRATUITS**.
Ainsi, guidé par les directives de votre horoscope et protégé par la **fleur irradiante**, vous verrez votre vie s'éclaircir et à l'avenir tout vous réussira.
Indiquez vos prénoms, date de naissance (heure et lieu si possible) écrivez vous-même et joignez 3 fr. en timbres pour frais divers d'envoi.
Un délai de 8 à 10 jours est nécessaire pour la repousse.
Nombreuses attestations
La Fleur Irradiante. serv. T. Rue Franklin, 30, LYON

SUR MESURES
280 francs
COSTUMES PARDESSUS SUR MESURES
GARANTIS PURE LAINE
SÉRIES SPÉCIALES
GRAND TAILLEUR à 325.380.480
SMOKINGS REVERS SOIE DEPUIS 380
ROYAL TAILLEUR
138, R. DE RIVOLI
FACE A LA SAMARITAINE • MAGASIN AU 3e ET. (ASC.)
OUVERT DE 9h A 19h & DIMANCHE MATIN

DE JOLIS SEINS

Pour **développer ou raffermir les seins** un traitement *double*, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le **TRAITEMENT DOUBLE SYBO** vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. *Demandez la brochure gratuite* envoyée *discrètement* (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9e).

UNE BIENFAITRICE dont vous prendrez plaisir à lire la curieuse et originale histoire, a fait vœu d'envoyer gratuitement sa merveilleuse Recette pour maigrir sans avaler de drogues ; recette qui donne des résultats étonnants visibles dès le 5e jour. Si donc vous désirez
MAIGRIR EN SECRET
Pour devenir mince, élégante, distinguée, pour rajeunir votre visage et votre allure, ou simplement pour mieux vous porter et travailler sans fatigue, écrivez, en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, Boul. Aug-Blanqui, à Paris, qui vous enverra gratuitement, sous enveloppe fermée ordinaire, son intéressante histoire, ainsi que sa miraculeuse Recette. Ecrivez-lui aujourd'hui même.

L'APÉRITIF PIKINA FABRIQUÉ PAR PICON & Cie

ROD "LE MAITRE DÉTECTIVE" reçoit de 17 à 19 h. Recherches, enquêtes, filatures, ttes missions.
5, rue de la Jonquière, Paris-17e

SITUATION LUCRATIVE
Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE REPRÉSENTATION fondée par les Industriels de l' « Union Nationale », seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 *bis*, rue d'Athènes, Paris-9e.

LA FILLE ASSASSINÉE

La servante Marguerite, en revenant dans la chambre que quelques instants plus tôt elle avait louée à deux inconnus, aperçut dans le lit un corps étendu, deux bras en croix, un visage tuméfié qui déjà se violaçait...

Elle appela. Une femme, créée pour les joies de la rue, venait d'être assassinée. Elle avait au milieu du front une large poche noire, son sang coulait, colorant étrangement ses orbites. Un coin du couvre-lit était enfoncé dans sa bouche. Autour de son cou une mauvaise serviette était nouée : l'arme du crime ! Le cadavre était entièrement vêtu, chapeau, manteau, chaussures, comme si on l'eût transporté là...

C'était dans un ces petits hôtels de la rue des Martyrs, où les Lorettes et les filles de Montmartre sont accoutumées à passer, le temps d'un rut.

La police fut alertée. Les brigadiers Piguet et Schmitt arrivèrent. Ils ne furent pas longtemps avant de connaître le nom de la victime. Marcelle Puissant, était une misérable. En dépit de ses trente ans, elle n'était ni jolie, ni séduisante, ni gaie. Elle ne s'adressait guère qu'aux ouvriers et aux provinciaux timides... Son trottoir était celui qui va de la Porte Saint-Denis à Montmartre. Elle était entrée dans l'hôtel deux heures plus tôt, en compagnie d'un garçon blond, glabre, sympathique, qui pouvait avoir trente ans. Il était vêtu d'un costume sombre. Tout ce qu'on savait de lui, c'est que, en entrant dans la chambre de ses amours, il avait tendu un billet de cinquante francs à la servante, lui avait dit :

— Montez-moi une boîte de cigarettes Laurens !...

Il lui avait montré un étui rouge et or, froissé... Quand elle rapporta les cigarettes, elle les revit tous les deux, Marcelle assise sur le divan, l'homme debout dans la chambre. Elle reçut dix francs de pourboire et les enferma. L'hôtel redevint silencieux...

Un moment plus tard, l'homme descendit. Il salua la servante, tira une cigarette de son étui, l'alluma, puis sortit. C'était tout ce qu'on savait de lui...

Des filles accourues à la nouvelle du meurtre précisèrent que Marcelle Puissant était une « irrégulière », qu'elle faisait son commerce vénal en dehors des lois. Qu'elle n'était pas inscrite à la préfecture et qu'elle vivait dans une petite chambre de la rue Germain-Pilon, en compagnie d'un marchand forain, son ami...

Voilà ce qu'entendirent les policiers. Qui était l'assassin ? Où Marcelle Puissant avait-elle rencontré son bourreau. Leur tâche commençait...

Elle s'avérait redoutable. Ils sont nombreux dans Paris, les hommes vêtus de sombre, qui fument des cigarettes Laurens et qui s'enferment avec des filles. L'inconnu, pour rendre son crime plus mystérieux, avait dépouillé sa victime, lui enlevant ses papiers, son argent, ses lettres. Tout au plus, lui avait-il laissé son carnet de rendez-vous, où l'on trouve des indications manuscrites : les rendez-vous auxquels elle ne devait plus aller !...

Etait-ce un drame du milieu ? ce fut la première hypothèse à laquelle s'arrêtèrent les policiers. Coïncidence, la fille et son protecteur demeuraient dans l'hôtel où Courié, dit Pierrot-le-fou, récemment capturé à Barcelone, avait habité au moment de son crime. Marcelle Puissant, soupçonnée de trahison, avait-elle été exécutée ? Voici quelque vingt ans, Lesteven, un souteneur, avait fait profession d'égorger les filles trop bavardes. L'étranglée de la rue des Martyrs avait-elle été victime d'un nouveau Lesteven ? L'hypothèse sombra. Marcelle Puissant était une insoumise, elle fuyait les agents de mœurs et les indicateurs. Elle n'avait fréquenté ni Pierrot-le-fou, ni les autres mauvais garçons de la Butte.

Crime de voleur ? Quel escarpe, pour dévaliser une courtisane, aurait déployé cette coûteuse mise en scène ? Prado l'avait fait autrefois, mais la belle Marie Aguetant cachait un magot important dans ses bas.

— Elle était partie ce matin, avec sept ou huit francs sur elle, répondit aux inspecteurs Camille Alleron, l'ami de l'assassinée. Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle m'aidait à vivre, car je suis très malade... Il y a douze ans que nous nous connaissons. Elle a toujours vécu de la prostitution, à Dunkerque, à Calais, à Chantilly, à Nantes, mais elle ne provoquait nullement l'envie. Avait-elle une famille? Je l'ignore, quoique je sois son seul ami. Elle a dû être victime d'un maniaque...

On ne s'arrêta pas à cette nouvelle hypothèse : eût-elle alors été vêtue ? On pensa qu'elle avait été victime d'un voyou, qui avait voulu profiter d'elle sans la payer, comme ce Firmin Vicini qui fut guillotiné un matin sur le boulevard Arago...

* * *

Le lendemain, une vieille femme, cassée, timide et mal vêtue, entra dans le bureau des brigadiers. Elle chercha des mots difficiles. Un sanglot lui broya la gorge.

— Je suis la mère ! murmura-t-elle.

Sa confession fut douloureuse. Divorcée très jeune, elle avait mis son enfant en pension chez des sœurs, à Langres. L'austère morale des religieuses était restée sans prise sur le caractère capricieux de Marcelle Puissant. En 1920, la mère avait repris sa fille, chez elle, à Montreuil. Mais la gamine voulait « vivre sa vie ». Le soir-même de son retour, elle boucla ses valises et s'échappa du toit maternel. Durant treize années, la mère pleura l'enfant perverse dont aucune nouvelle ne lui parvint jamais. Treize ans après, la pauvre vieille, en lisant un journal du matin, avait appris la fin affreuse et la déchéance de son enfant.

— Il eût mieux valu pour moi ne pas la retrouver ! gémissait-elle...

Comme elle quittait les policiers, elle se trouva face à face, avec Camille Alleron, l'ami de Marcelle. L'étrange compagnon de Marcelle Puissant tendit la main à la mère désemparée ; la vieille femme était trop faible, trop seule pour refuser. Ils s'éloignèrent ensemble, couple tragique et cocasse. Le soir, toujours l'un suivant l'autre, ils se présentèrent à la morgue pour reconnaître le cadavre.

* * *

L'hypothèse du crime sadique revint à l'esprit des policiers. Ne se souvenaient-ils pas de Vidal, surnommé Jack l'étrangleur, qui, en 1901, assasina quatre prostituées dans les hôtels de Toulon et de Nice ?... Mais cette hypothèse ne les préoccupa pas longtemps. Ils crurent bientôt avoir trouvé la clef du drame...

Une confidence banale orienta leurs recherches. Elle leur fut faite dans les bars de ce *Sébasto* où Marcelle Puissant avait accoutumé d'aller se reposer entre deux fatigues...

— Marcelle Puissant était connue comme une voleuse, une « entôleuse », comme on dit dans la pègre... Elle avait été souvent signalée à la police. Mais ceux-là mêmes qu'elle avait dévalisés ont toujours refusé de porter plainte, pour raison d'honneur ou de famille. Comme toujours...

On leur expliqua d'autres choses encore.

— Elle attirait les hommes à elle en leur laissant croire à son désintéressement, quand ils étaient dans ses bras, elle savait à merveille leur enlever leur portefeuille et le cacher sous sa robe...

Un tout petit détail restitue parfois à un grand drame sa vérité humaine... On ne connaît pas encore l'assassin de la rue des Martyrs, mais on sait pourquoi il a tué...

MM. Piguet et Schmitt ont imaginé la scène... Marcelle Puissant vit le portefeuille qu'elle voulait prendre quand l'homme envoya chercher des cigarettes. Elle s'en empara sans qu'il s'en aperçût. Ils pensaient à se séparer quand le volé découvrit que sa poche était vide...

— Rendez-moi, mon portefeuille !... dit-il.

Un coup de poing au front, la blessure d'une bague effrayèrent la fille qui protestait et insultait peut-être... Elle commença de crier. Alors l'inconnu la prit à la gorge, la serra, et, pour qu'on n'entendît pas ses plaintes, lui enfonça dans la bouche le couvre-lit...

La rue grouillait du mouvement habituel de Montmartre. Il pensa à s'y perdre. Il sortit placidement, allumant une cigarette, prenant son temps, comme s'il n'avait pas à avoir peur.. Puis il retournal à sa vie, père, fils, époux peut-être, assassin maintenant, condamné à un terrible cauchemar...

Mais les filles de Montmartre savent-elles qui d'entre les hommes qu'elles font monter derrière elles, dans leurs tristes chambres d'hôtel, comme Marcelle Puissant, mettra fin à leur misérable existence ?

Luc DORNAIN.

Reportage photographique « Détective ».

M. Xavier Guichard et le commissaire Guillaume consultèrent le livre de l'hôtel

Marcelle Puissant habitait avec un ami, Camille Alleron' rue Germain-Pilon.

Marcelle Puissant, une «irrégulière», était entrée, deux heures avant, dans cet hôtel de la rue des Martyrs, en compagnie d'un homme blond et glabre

La mère et le protecteur de la fille assassinée allèrent ensemble à la morgue reconnaître le cadavre

LA GUERR

Etat de Kansas
(de notre correspondant particulier).

Les gangsters redeviendraient-ils rois ? Il y a quelques jours, deux hommes armés, qui se faisaient passer pour des commis voyageurs, enlevaient, chez elle, Mlle Mary Mac Elsoy, la fille d'un juge, qui se trouvait dans son bain, et ne la relâchèrent que contre une rançon de 30.000 dollars. Huit jours plus tard, un attentat plus audacieux encore provoquait l'effroi dans Kansas-City. Deux policiers y ramenaient un criminel célèbre, Franck Nash, qui, s'étant évadé de la prison, était repris. Comme ils faisaient débarquer leur prisonnier, quatre hommes, qui s'étaient dissimulés derrière une automobile, ouvrirent le feu sur eux, abattirent Nash et ses gardiens, plus deux autres policiers, qui voulaient s'emparer de leurs mitrailleuses. Quand on voulut les rejoindre, ils étaient déjà loin...

Huit cents détectives étaient mobilisés ; les recherches se poursuivaient dans une atmosphère de fièvre intense, lorsque éclata la nouvelle de l'émeute audacieuse et de l'évasion des principaux détenus de la prison de Kansas.

Il faut se reporter aux fameuses révoltes de Sing-Sing et de Dartmoor pour trouver dans les annales criminelles un exploit aussi terrible.

C'était le 30 mai dernier. On célébrait une grande fête à Lansing, qui est la capitale de l'état de Kansas, et les réjouissances s'étendaient à la prison, où, par ailleurs, le directeur M. Kirk Prather, que l'on changeait de poste, avait organisé, pour les détenus, un grand match de bassball, auquel devait participer les membres de la Légion américaine.

Ainsi, M. Kirk Prather voulait-il commémorer sa journée d'adieu, car son successeur s'était déjà mis en route pour Lansing. Il était populaire. Dès le commencement de la fête, il passa en revue les 749 détenus et en même temps que son adieu leur murmura des paroles d'espoir. Il s'adressait surtout à Wilbur Underhill, un condamné inculpé d'un triple meurtre, qui n'avait échappé que par chance à la chaise électrique, et Hervey Bailley, un meurtrier et un voleur qui avait à purger cent années de détention.

Pourquoi M. Kirk Prather faisait-il confiance à ces deux misérables et à la dizaine de fortes têtes, que, avant lui, personne n'avait pu mater. Ils lui avaient promis solennellement de se bien conduire !

— Tout ira bien, n'est-ce pas ? interrogea M. Kirk Prather.

— Oui, dirent d'une même voix les détenus pacifiques et les fortes têtes.

Cependant une atmosphère trouble semblait peser sur le stade, où étaient réunis à la fois les prisonniers, leurs gardiens, les membres de la Légion américaine et le gouverneur. La veille au soir, M. Kirk Prather n'avait-il pas appris mystérieusement que plusieurs tonnes de nitroglycérine avaient été introduites secrètement à la prison, ainsi que des armes. Sans doute avait-on perquisitionné dans toutes les cellules et n'avait-on rien trouvé. Mais cette dénonciation revint à la mémoire de tous lorsque, la partie de bassball ayant commencé, un cri sauvage arracha tous les assistants aux péripéties de la partie.

C'était Underbill qui avait crié. Il interrompait le match et haranguait ses camarades. Le discours changea brusquement de ton. Underbill, qui s'était emparé d'un mégaphone, s'adressait maintenant aux gardiens, aux légionnaires et au gouverneur terrifiés.

— Hallo, Gouverneur ! Si vous faites un pas, vous êtes un homme mort, vous et tous les autres !... Nous avons assez de nitroglycérine pour faire sauter la prison... Vous devez nous obéir !

Horrifié, paralysé, Kirk Prather vit Underhill se détacher du groupe et s'approcher de lui. Il tenait à la main un long filin, qu'il noua brutalement autour du cou du gouverneur en guise de carcan :

— On n'va pas vous faire de mal, ricana le malfaiteur, mais il faudra venir avec nous... A présent donnez vos ordres, et qu'ils soient brefs...

M. Kirk Prather fit un rapide calcul. Si Underhill disait vrai, s'il disposait d'un stock de nitroglycérine, la moindre tentative de résistance pouvait causer la mort de plusieurs centaines d'hommes.

Se tournant vers les gardiens, qui, muets d'étonnement, avaient assisté à cette scène rapide comme un éclair, le gouverneur commanda :

— Faites ce que Underhill ordonnera !

Underhill commença par faire ligoter trois gardiens, Lawes, Sherman et Powels; puis il ordonna qu'ils fussent emmenés, ainsi que le gouverneur, vers la tour de garde n° 3. Là, un des émeutiers fit sauter la serrure d'une chambre forte. Les 7 révoltés avaient fait amasser — et par quel moyen — tout un arsenal d'armes, de fusils, de revolvers, de mitrailleuses. Ils s'en emparèrent puis se concertèrent devant leurs trois prisonniers.

— Balley et moi sommes vos chefs, dit Underhill. Si vous nous suivez tous, nous vous conduirons à la liberté. Qui veut partager nos périls ?

Neuf hommes se présentèrent — neuf sur 749 prisonniers, les plus mauvaises têtes de la prison. Tous récidivistes dangereux. Ils reçurent chacun une part des fusils et des revolvers ; les plus robustes furent chargés de transporter les mitrailleuses. Underhill, qui brandissait un Colt d'un calibre imposant, ordonna enfin au gouverneur et aux trois gardiens d'escalader la muraille de la prison à l'aide d'une échelle qui se trouvait dans la chambre forte :

— On vous emmène comme otages... on sera plus tranquille ainsi, leur dit-il.

A l'aide d'une corde, le gouverneur et les gardiens furent descendus du haut de la muraille dans la rue qui longe la prison. Par cette matinée de fête, elle était déserte. Les onze émeutiers, armés de leur terrible arsenal, les suivirent... Au coin de la rue, une auto stationnait. Une jeune fille y était assise. Elle lisait un jo nal. C'était Miss Virginia Woodson, fille du recteur de la ferme de la prison; elle attend son père qui assistait au match.

Underhill n'hésita pas. Brutalement, M Woodson fut délogée de la voiture, que six é dés, leur meneur en tête, envahirent. Le gouv neur et deux gardiens furent attachés aux m chepieds...

— Nous n'avons pas besoin de toi, jeta Und hill en repoussant brutalement le troisième g dien...

La voiture démarra à toute allure... Underh brisa la vitre arrière, afin de s'en servir comm d'une meurtrière pour sa mitrailleuse. Tand que l'auto filait, une volée de balles criblait l maisons environnantes.

⁂

Cependant, les cinq autres émeutiers condu par Bailey, qui étaient demeurés dans la v avisèrent un garage, dont le personnel s'éta rendu au stade. Il ne leur fallut que quelqu minutes pour choisir une voiture, y monter démarrer à leur tour. Ces hommes étaient no moins bien armés que la petite troupe de Un derhill. Ils avaient à leur tête, eux aussi, criminel redoutable, Ne disait-on pas que Bail était un des bourreaux de la tuerie de la St-V lenten, et qu'il ne s'était livré aux autorités o pour échapper aux représailles du monde so terrain de la pègre ?...

L'auto du groupe Bailey traversa la vil comme un bolide et gagna la grand'route. I se trouvaient pour le moment en sécurité, ma il leur manquait un atout. Ils n'avaient pa d'otages, puisque les trois prisonniers se trou vaient dans la voiture d'Underhill. Et la pour suite pouvait s'organiser d'un moment à l'autre.

Non loin du bourg de Leavenworth, le group Bailey croisa une automobile conduite par u certain Wood, employé de chemin de fer, q avait emmené en excursion sa femme à moit paralysée, sa fille âgée de 17 ans et une ami Miss Cloris Wears.

Braquant sa mitrailleuse sur Wood, Bailey somma de s'arrêter. L'employé fut traîné hors d sa voiture et jeté sur la route. Les évadés s'em parèrent des trois femmes, les ligotèrent et l hissèrent dans leur auto qui repartit aussitô

Près de Chinetopa, un policeman chercha arrêter ces automobilistes en folie. Une balle d revolver l'atteignit en plein cœur...

Cependant le groupe Underhill se dirigeait toute allure vers l'Etat frontière d'Oklahama A 11 milles de Lansing, un pneu crevé les arrêt non loin d'un cimetière, où une famille pieus était en train de déposer une couronne ; les bra ves gens avaient laissé leur auto à la porte. Les bandits s'en emparèrent et reprirent leur course vertigineuse, ayant toujours le gouverneur Pra ther et les deux gardiens avec eux.

⁂

Ainsi que les évadés l'avaient prévu, la poursuite s'organisa rapidement. Cinquante policiers, pilotant quarante-cinq automobiles, parcoururent les routes du Kansas, tandis que les avions de l'aérodrome militaire de Port

La poursuite s'organisa immédiatement. Cent cinquante policiers parcoururent les routes du Kansas à la recherche du fuyard.

Wilbur Underhill (à gauche), *le chef de l'émeute et Jim Klark, les plus mauvaises têtes de la prison.*

De gauche à droite: *Clarence Click, We Hoc Gie, Gilbert, Wendeel Johnson, acc de l'enlèvement de Miss Mary Mac El*

RE DES BANDITS

Leavenworth survolaient la région. Bientôt, on signalait la présence des fuyards sur la frontière d'Oklahama. Protégés par leurs otages qu'ils avaient soin de montrer aux policiers, chaque fois que ceux-ci essayaient de les encercler, ils passèrent indemnes à travers les barrages. Bientôt le groupe Bailey échappait à la poursuite et allait se tapir dans les montagnes de l'Oklahama, après avoir relâché leurs otages (Mrs Wood, sa fille et Miss Cloris Wears) à une centaine de kilomètres de Lansing... Les trois femmes regagnèrent leur domicile de Kansas-City, dans un état d'extrême panique.

Le lendemain matin, le gouverneur Prather et les deux gardiens revinrent à leur tour à Lansing. Prather reparut juste à temps pour remettre ses pouvoirs au nouveau gouverneur de la prison, Lacey Simpson, auquel il fit le récit de son extraordinaire aventure.

— Aussitôt que nous quittâmes Lansing, dit-il, les *boys* s'animèrent. L'un d'eux tira de sa poche un flacon de whisky, qui fut accueilli avec des cris de joie, et qui passa de mains en mains, sauf dans celles des otages, bien entendu... Une panne les obligea de stopper en bordure de la route. On nous fit descendre, et tandis que l'un des évadés réparait la voiture, Underhill s'approcha de moi :

« — Nous n'avons pas encore décidé ce qu'on va faire de vous, me dit-il. Nous saurons tout à l'heure si l'on doit vous tuer. »

« Après cette brève déclaration, nous remontâmes en voiture et reprîmes notre course. L'alcool commençait à faire son effet, et tandis que nous approchions des monts Saginauw, les *boys* se mirent à crier et à chanter à tue-tête. Non loin d'un petit bourg, des policiers nous barrèrent la route, mais Underhill braqua sur eux sa mitrailleuse et ils nous laissèrent passer.

« Bientôt nous nous trouvâmes dans un pays perdu et sauvage aux pieds des monts Saginauw. « C'est ici que nous allons vous tuer ! » annonça Underhill en ricanant. Les autres éclatèrent de rire. La voiture stoppa.

« — Descendez ! commanda Underhill.

« Nous obéîmes, persuadés que notre dernière heure était venue...

« — Avez-vous de l'argent ? demanda Underhill.

« Nous fouillâmes nos poches. A nous trois, nous ne possédions qu'un dollar.

« — Piètre compagnie ! s'écria Underhill, et les autres se mirent de nouveau à rire. Underhill tira un billet de dix dollars de sa poche :

« — Tenez, patron, me dit-il, vous aurez besoin de cela pour manger et fumer, si vous trouvez une ville sur votre chemin. Adieu, et sans rancune !... »

Les bandits remontèrent en voiture et démarrèrent, nous plantant là. Nous marchâmes dix milles avant de découvrir un bourg... »

⁂

Malgré les émotions qu'elle avait ressenties, Miss Louise Wood qui avait été prise comme otage avec sa mère et son amie, par le groupe Bailey, retrouva rapidement son équilibre et sa bonne humeur :

« — Je dois reconnaître, a déclaré la jeune fille, que les bandits se montrèrent très courtois; ils se sont même excusés d'avoir été obligés de nous enlever... Ils nous ont enjoint de ne pas crier, et de ne pas appeler au secours, mais il ne nous ont pas menacées. Ils roulaient à toute allure, essayant d'éviter les villes... Mais lorsque la nuit tomba, ils se préoccupèrent de notre sort ; ils semblaient s'inquiéter du fait que nous n'avions pas mangé depuis le matin. Ma mère, qui est souffrante, était très fatiguée...

« Alors les bandits stoppèrent près d'une ferme isolée... Une femme parut sur le seuil de la porte. Bailey lui montra son revolver et lui donna l'ordre de préparer un repas...

« Tandis que nous absorbions notre repas, les hommes tinrent conseil, et résolurent en fin de compte de nous relâcher. Ils remontèrent en auto, retirèrent leurs casquettes et nous saluèrent fort poliment... Ce n'est que lorsque nous vîmes l'auto disparaître à un tournant de la route, que nous nous rendîmes compte que nous étions libres... »

⁂

Depuis le jour où les onze détenus se sont évadés de la prison de Lansing, les habitants du Kansas et de l'Oklahama ont vécu dans un état de panique. Ça et là des raids ont été signalés. Une station d'essence a été prise d'assaut par les évadés, une ferme cambriolée. Les villageois ont barricadé portes et fenêtres. Les femmes n'osent plus sortir, les enfants ne vont plus à l'école... Plusieurs automobiles ont disparu mystérieusement dans la région d'Afton.

Dans la petite ville de Chelsea, dans l'Oklahama, six hommes armés pénétrèrent dans une banque et s'emparèrent de la caisse. Les employés terrifiés se jetèrent à terre pour éviter les coups de feu qui crépitaient de tous côtés... La police accourut, mais il était trop tard, déjà les bandits fuyaient à travers la ville. Les habitants terrifiés reconnurent l'homme qui était à la tête de la bande : c'était Underhill, dont le signalement avait été donné par tous les journaux. Puis, une fois de plus, les évadés brouillèrent leur piste. On signala leur présence dans l'Etat Missouri et dans l'Arkansas. Mais ils demeuraient insaisissables. Dans la soirée du deuxième jour le bruit courut que Bailey, grièvement blessé à la jambe, au cours d'une escarmouche avec la police, avait dû abandonner la partie. Mais ses camarades avaient eu le temps de le transporter dans une cachette sûre, et il était plus introuvable que jamais... A la suite de cette nouvelle, les médecins de la région reçurent des autorités un avis les enjoignant d'être sur leurs gardes, car les malfaiteurs pouvaient avoir besoin d'une aide médicale et il était à peu près certain dans ce cas là qu'ils n'hésiteraient pas à enlever un docteur pour le conduire dans le repaire où Bailey se cachait...

En même temps, la femme de Underhill, qui habite une ville de l'Oklahama, fut soumise à une surveillance sévère, car la police était persuadée que, tôt ou tard, le criminel entrerait en communication avec elle.

Les policiers, les gardes civils, les shériff reçurent l'ordre de tirer sans avertissement au cas où ils découvriraient les bandits.

Le 2 juin, un shériff de l'Arkansas, qui, accompagné de quelques hommes armés, fouillait la région montagneuse de Miami, qui n'a rien de commun avec Miami, plage de l'Océan, lorsqu'il surprit une puissante auto qui suivait une route abrupte et solitaire. Le shériff, qui était également en auto, s'élança à la poursuite de la voiture, car il était persuadé que les évadés s'y trouvaient.

Il les somma de s'arrêter, puis il commanda à ses hommes de tirer. L'auto des évadés, car c'était bien eux, ne fit qu'accélérer sa marche, échappant aux balles qui pleuvaient. Mais cette fusillade démoralisa Underhill qui était au volant. La voiture dérapa, et vint s'écraser dans un fossé... Aussitôt, les *dix hommes* qui se trouvaient entassés dans la voiture, bondirent et se mirent à courir, tout en se retournant pour tirer une volée de balles sur le shériff qui les poursuivait. Ils étaient bien armés et ne manquaient pas de munitions ; le pays sauvage et rocheux leur permettait de se défendre et de disparaître au creux des rochers sous les yeux mêmes du shériff, qui, après de vaines recherches dut à son tour abandonner la partie. Il s'en alla chercher du secours et revint avec une troupe de policiers, de gardes civils et de fermiers armés qui, exaspérés contre la police impuissante, étaient dans un état de vive effervescence. Mais après avoir exploré le labyrinthe de pierre, ils durent eux-même se convaincre que les positions des bandits étaient imprenables.

Le soir même, le onzième évadé qui, harassé de fatigue, s'était détaché de ses camarades, et s'était égaré dans la campagne de l'Arkansas, vint frapper à la porte d'une ferme habitée par une femme et ses enfants. L'homme demanda à manger, et la maîtresse du logis, terrifiée, lui apporta du pain, de la viande et une tasse de lait. Au même instant, le shériff du village et une troupe de fermiers armés, qui faisaient la ronde, aperçurent le fugitif, et se ruèrent sur lui. Cet homme, Lewis Bechtel, est un voleur d'autos, célèbre pour ses exploits. Il se laissa prendre sans résistance.

Huit jours s'écoulèrent, huit jours de recherches captivantes à travers les pays sauvages du Kansas, de l'Oklahama, du Missouri et de l'Arkansas, les quatre états voisins où les évadés avaient été signalés. Le 11 juin, deux de ces évadés, qui n'avaient pas l'endurance de leurs camarades, abandonnèrent la partie, et furent arrêtés par la police dans le Texas. C'était Billy Woods et Clifford Dopson, également spécialistes de vols d'autos. Trois jours plus tard, un quatrième bandit vint tomber dans le guet-apens d'un shériff.

⁂

Ainsi, quatre évadés sont sous les verrous. Mais les sept autres, dont les deux criminels redoutables, Underhill et Bailey, sont demeurés libres et continuent à répandre la terreur dans quatre Etats. La police estime que leurs quartiers se trouvent dans les montagnes de l'Oklahama, dans cette région surnommée « le pays maudit », que les shériffs les plus hardis et les montagnards les plus expérimentés n'osent pas explorer.

C'est là, dans un chaos de pierre, dans un labyrinthe de rochers et de broussailles, que les sept évadés de la prison de Lansing se préparent fiévreusement à une nouvelle guerre d'embuscade.

Roy PINKER.

Un grand match de base-ball avait été organisé pour les détenus...

...en l'honneur du départ du gouverneur de la prison de Kansas.

Léwis Bechtel et Cliffard Dopson deux des évadés, furent arrêtés, à bout de résistance.

Kirk Prather, le directeur de la prison, qui fut enlevé par les bandits, en même temps que Mrs Wood, sa mère et la sœur de celle-ci.

PETITES CAUSES

Avec Maurice Affre, qui tua Latour, c'est un nouveau drame du milieu qui vient d'être évoqué aux assises.

Drame du milieu

Le « milieu » fournit depuis quelques mois une abondante pâture au jury de la Seine. Après « Bébert le spahi », voici Maurice Affre qui comparaissait, vendredi dernier, devant la cour d'assises.

A la porte d'un petit café de la rue Galande, le 20 février, Affre a « descendu » de trois balles dans le ventre Laurent Latour. Le meurtrier et la victime étaient du même acabit, ce qui permit à l'avocat général Gaudel de dire aux jurés avec cet accent direct qui porte tant : « *Je ne considère pas la mort de Latour comme une grande perte pour la société, mais je vous demande de nous débarrasser définitivement de Maurice Affre...* »

La plaidoirie si émouvante de Me Campinchi réussit à entraîner les circonstances atténuantes : Affre s'en est tiré avec 5 ans de réclusion.

⁂

Le futur bâtonnier

A quoi tiennent les courants d'opinion ? Comment se créent les mouvements qui portent celui-ci au pinacle et qui éloignent du succès celui-là qui était près de l'atteindre ? Autant de questions qui se posent lorsqu'il s'agit de déterminer les raisons d'un vote et qui sont suggérées par les récentes élections au conseil de l'ordre des avocats de Paris.

Le futur bâtonnier, Me William Thorp, avait été, à plusieurs reprises, un candidat malheureux : entouré d'une sympathie unanime au Palais, il semblait cependant qu'il avait manqué son heure et qu'il était trop tard pour lui...

Ses jeunes concurrents, MM. Pierre Masse et Chresteil, paraissaient concentrer sur eux tous les espoirs : les électeurs en robe en ont décidé autrement.

⁂

Bruits de couloirs

Après le deuxième tour de scrutin, quand on vit se dessiner la victoire de Me Thorp, des potins malveillants circulèrent dans les couloirs du Palais pour barrer la route au futur vainqueur.

Comme l'homme était professionnellement inattaquable, on s'efforça de le diminuer intellectuellement.

« ... Thorp ?... dirent les uns, *mais qu'a-t-il donc plaidé ? On ne sait rien de lui.* »

Et d'autres de ricaner : « *Peuh ! c'est un avocat de compagnie d'assurances !* » avec une intonation de dédain non dissimulée. Tout cela n'a pas empêché son succès.

⁂

Les derniers terroristes

Détective présente aujourd'hui à ses lecteurs un document sensationnel qui n'a été publié par aucun journal d'Europe : la photographie des trois communistes qui sont accusés d'avoir incendié le Reichstag : Popoff, Taneff et Dimitrieff... et qui nous a été envoyée secrètement de Berlin.

Popoff, Taneff, Dimitrieff, les incendiaires du Reichstag vont être bientôt jugés.

Tous trois ont été arrêtés par les nazis, et ils ont à redouter une condamnation capitale.

Popoff, Taneff et Dimitrieff ont été mêlés à l'attentat de la cathédrale de Sofia qui coûta la vie à une multitude de personnes. Ils ont été pour ce fait condamnés par contumace par la Cour bulgare...

Ils seront défendus en Allemagne par Mes Campinchi, Henri Torrès et de Moro-Giafferi...

Ce sont peut être les derniers terroristes...

⁂

Un président curieux

La semaine dernière se jugeait à huis clos, dans le plus strict huis clos devant le tribunal correctionnel d'Angers, le procès d'une couturière, plus connue dans la ville pour son talent incontesté d'avorteuse que pour ses travaux d'aiguille, et d'une bonne douzaine de femmes qui avaient eu recours à ses bons offices.

Les débats étaient présidés par un juge faisant fonction de président, M. de Grandcourt, gentilhomme vendéen que son immense fortune a détourné d'une ambition toute professionnelle et qui n'aime rien tant qu'accomplir tranquillement sa tâche et aller ensuite se reposer dans ses terres.

M. de Grandcourt est un magistrat bon vivant ; d'un naturel curieux, assez indulgent aux faiblesses humaines, il prenait grand plaisir à diriger les débats d'un procès aussi scabreux.

Sur le bureau du greffier était posé un énorme carton : le président voulut le faire ouvrir. Du carton s'échappèrent des linges suspects, tout un attirail d'hygiène, enfin un bidet qui s'effondra avec un énorme fracas aux pieds du greffier médusé...

⁂

Une histoire horrible

Il est en ce moment beaucoup question d'experts, de criminalistes, de psychiâtres. On les accuse de partialité, d'ignorance, voire de forfaiture. Ne soyons pas aussi sévères : à toutes les époques les savants se sont lourdement trompés, leurs conclusions formelles fourmillent d'erreurs... Une très authentique anecdote, exactement centenaire, mérite d'être rappelée.

A la mort du célèbre Bichat, le chirurgien Roux fit l'autopsie du grand anthropologiste, et conserva son crâne qu'il légua, à sa mort, au docteur Foissac. Celui-ci eut l'idée de le soumettre à la Société d'Anthropologie, qui procéda à son examen dans sa séance du 18 novembre 1832. Tous les Membres présents recherchèrent à qui, durant la vie, avait bien pu appartenir ce morceau de squelette, et l'opinion commune fut que le possesseur d'une tête si mal conformée avait été quelque monstrueux scélérat qui avait dû périr sur l'échafaud. Tel fut le sens du procès-verbal de séance. La semaine suivante, on lut à Froissac, qui avait été absent, les conclusions de ses collègues. Alors, terrifié, il se leva et s'écria :

— Mais, malheureux, qu'osez-vous dire ? Le crâne que vous avez examiné est celui de Bichat !

Le président de la Société d'Anthropologie, atterré, malade de honte, se fit apporter le procès-verbal, et, sous sa signature, il eut le courage d'ajouter ces deux mots, trop oubliés : « *Homo sum...* »

⁂

Un laïus éloquent

Il faut louer le conseiller Villette, qui s'affirme l'un des plus remarquables présidents que l'on ait connus à la Cour d'assises de la Seine, depuis de longues années, de la manière qu'il a inaugurée la dernière session.

Trois gardes sont placés au fond de la salle et, au moment où le verdict va être rendu, se tournent face au « public debout » et lui tiennent à peu près ce langage :

« Que le verdict vous plaise ou ne vous plaise pas, c'est le même prix. Tâchez de la fermer... »

Le « public debout » la ferme ! Les manifestations de blâme ou d'approbation ont cessé ; et la Justice y gagne en dignité.

Bravo, monsieur le président Villette !...

Après plaidoirie de Me Chochon, les jurés ont acquitté l'épicier Landry qui tua l'ami de sa femme. A droite : *Mme Landry dépose à la barre des témoins.*

UN FUSIL DE CHOIX

Hammerless, fabriqué à Saint-Etienne au pays des bons Fusils et des Armes célèbres

Le plus beau, le plus pratique, le meilleur, et le plus sûr des Fusils de chasse

Fr. **884.** Payables :

Fr. **74.** par mois

Précision mathématique
TOUTES GARANTIES
8 JOURS A L'ESSAI

Fusil **Hammerless** éprouvé au banc d'épreuves de Saint-Etienne pour les meilleures poudres sans fumées. Comme dans tous les bons fusils, le canon de gauche est choke bored (rétréci au bout), établi pour poudre pyroxylée J. M. ou T. ; extracteur automatique, équilibre rationnel, arme de précision. Chaque fusil est éprouvé fini et est délivré avec un certificat officiel d'épreuve de Saint-Etienne. Nous conseillons et livrons, sauf avis contraire, le calibre 16 qui est le plus pratique, mais fournissons toutefois sur demande, le calibre 12. Fourreau rigide similicuir avec bretelle, supplément de fr. 48. »

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

BULLETIN DE COMMANDE D 12

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un fusil Hammerless, *calibre* ..... *avec ou sans fourreau, au prix de fr.* ..... *que je paierai fr.* ..... *par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979*

Fait à ....., le 193

Nom et prénoms .....

Date et lieu de naissance .....

Profession ou qualité ..... Domicile .....

Département ..... Gare .....

SIGNATURE :

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2e)

JE POSSÈDE FORMULE SCIENTIFIQUE souveraine contre : chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et activer repousse. J'envoie GRATIS et FRANCO, livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Ecrivez-moi, cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. *Nombreuses attestations admirables.* — **Sœur HAYDÉE, « Les Bourdettes-Saint-Agne », TOULOUSE.**

Une femme qui était maussade et susceptible

Cela la rendait insociable

Elle retrouve son énergie et sa bonne humeur grâce à Kruschen

« J'ai trente-neuf ans — écrit une femme — pourtant, certains jours, j'avais l'impression d'en avoir cent, et je les paraissais. J'étais abattue et tellement maussade et susceptible que cela me rendait tout à fait insociable. Je n'avais aucun goût ni pour travailler dans mon ménage ni pour sortir, et j'étais tout le temps si fatiguée que la vie commençait à me peser.

Il y a deux ans, j'ai eu une sciatique tout le long du côté gauche. J'ai pris du Kruschen et j'ai constaté une grande amélioration. Depuis que j'ai commencé à en prendre, je suis une tout autre femme. Je commence à trouver que la vie mérite d'être vécue. Mon travail me paraît beaucoup plus facile et j'ai beaucoup plus d'énergie. »

Mme G. M...

Dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, la cause de la mauvaise humeur est la mauvaise santé. De son côté, celle-ci est presque toujours le résultat de la paresse des organes éliminateurs ; ils ne chassent pas les déchets de la digestion qui s'accumulent, fermentent et empoisonnent le sang.

La « petite dose quotidienne » de Kruschen met fin à tout cela parce qu'elle oblige à une activité normale foie, reins et intestin. Le sang n'est plus empoisonné de toxines. Il redevient pur et fort, apportant une nouvelle vitalité à tout l'organisme. Les malaises, la fatigue disparaissent, vous vous portez mieux. Tout naturellement, vous vous sentez heureux de vivre.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré **PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS** s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : **Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EG), Londres W. 1**

APPRENEZ LA VÉRITÉ GRATUITEMENT !

Ne dites plus, malgré les ennuis, les chagrins et les malheurs que vous avez eus jusqu'ici, que vous êtes né sous une mauvaise étoile, **car vous n'en savez rien.** Pour le savoir il aurait fallu que vous puissiez déceler dans les astres les influences qui gouvernent votre vie. Mais, ce que vous ne pouvez faire, un astrologue qui a consacré toute sa vie à l'étude des astres et de leur influence sur la vie des humains **le fera pour vous.** Ce spécialiste de cette science sait déceler les dangers qui vous menacent et vous en prévenir. Qu'il s'agisse de **santé, de mariage, de finance, d'opportunités à saisir, d'embûches à éviter,** ses avis sont toujours précieux et évitent à ceux qui savent suivre ses conseils des malheurs ou des ennuis qui leur auraient rendu la vie sinon intenable, du moins fort pénible.

RAPPELEZ-VOUS QU'UN CONSEIL DE CE CÉLÈBRE ASTROLOGUE VOUS AIDERA A DÉCOUVRIR LE VÉRITABLE AMOUR DE VOTRE VIE, LE CHEMIN DE LA FORTUNE, DU BONHEUR ET DE LA SANTÉ.

N'hésitez donc pas à lui écrire aujourd'hui même à : **Académie ELROY,** Service **23 A** 65, Champs-Elysées, Paris-8e, en envoyant votre nom, date de naissance, adresse et en joignant 2 frs pour frais d'envoi. Quelques heures après la réception de votre lettre, un horoscope absolument gratuit vous sera envoyé, **qui sera pour vous le point de départ d'une vie nouvelle.**

SEINS LA PARURE DE LA FEMME
Merveilleuse poitrine en 10 jours sans drogues par procédé nouveau, usage externe, notice gratuite. Mme W. HUMBERT, 67, rue Rochechouart, Paris.

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VIe).

ÉCOULEMENTS
BLENNORRAGIE - CYSTITE - PROSTATITE
guéris radicalement et rapidement par
PAGÉOL
le plus puissant antiseptique urinaire ;
évite toutes complications, supprime la douleur.
(Communication à l'Académie de Médecine)
CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et ttes pharm.
La boîte 16 fr., fe 16 50. La triple boîte, fe 36.20

course par course

Il y a plusieurs mois, Charles m'avait dit :

— Vous devriez aller voir le « Course par course ». Un tas de gens que vous ne soupçonnez pas vivent de ça.

Puis, aussitôt, il souffla sur mon enthousiasme :

— Mais c'est difficile de pénétrer dans ce milieu. Il faut, si j'ose dire, montrer patte blanche.

L'air important, il ajouta enfin :

— Vous comprenez, j'ai été, pendant des années, un irrégulier. Ces gens-là et leurs combines, ça ne m'épate pas. Alors, vous vous rendez compte !...

⁂

Il avait pris la tête des opérations :

— D'abord, je vais vous faire voir les purotins.

Nous étions devant un petit café, un innocent petit café de ce pays intermédiaire entre Paris et la banlieue. Une matrone vaincue par la graisse siégeait derrière le comptoir. Autour d'elle, des hommes, debout, avalent en hâte un « crème » ou un alcool démocratique, puis disparaissent. Par la porte du fond, qui les absorbe, d'autres arrivent, consomment et repartent précipitamment.

Charles, à son tour, m'entraîne. Nous descendons un escalier de bois à demi dissimulé par le brouillard épais de la fumée. Ce brouillard se fait plus opaque : nous arrivons dans une cave où une multitude misérable braille, s'agite, s'affole. Deux hommes assis derrière une table sont pris d'assaut par les autres.

— Ce sont les commis, souffle Charles. Ils prennent les paris.

— Elevés, ces paris ?

Le visage de mon interlocuteur se voila de mépris :

— Je vous l'ai dit : on est chez les purotins. Il y a des « Course par course » où la demande est beaucoup plus élevée. Mais, tout de même, ce n'est pas là, en général, qu'on donne aux books les gros paris..

Le téléphone sonnait. Un homme, décemment mis, bondit vers son appel, disparut.

— Les non-partants, dit Charles, laconique.

Le tumulte baissa soudain, cédant à l'attente. Je regarde les parieurs : la crasse et la résignation, signes distinctifs du malheureux, ont mis leur sceau sur eux. Ils sont là, vêtus d'un linge qui, depuis longtemps, ne connaît plus la lumière ni l'eau, une casquette enfoncée sur les yeux, avec cette expression crispée, ce regard brillant de tous les joueurs, de Deauville, de Monte-Carlo ou d'Auteuil. Ceux d'ici cherchent toujours à reculer le minimum, jouent 1 fr. 25, joueraient deux sous, et, s'ils le pouvaient, joueraient leur chance, comme le vieux marin de Mac-Orlan.

La plupart, d'ailleurs, n'offrent aucun signe inquiétant : ce sont des ouvriers, des chômeurs, des gens à tout petits gains, à tout petits moyens d'existence, qui, cependant, ont des moyens d'existence. Et, aussi, quelques délégués de la basse pègre, ces « irréguliers » sans envergure, dont les autres, ceux du « milieu », les vrais, les purs, parlent avec dédain.

L'homme du téléphone est revenu :

— Non-partants de la deuxième course : Tambour II, Tarentelle et Tarlatane.

Aussitôt, chaque joueur raye ces noms sur le journal qu'il tient précieusement et consulte sans arrêt avec l'espoir impossible d'y trouver encore du nouveau, une certitude, le succès.

Charles m'emmène :

— Vous avez entendu le téléphone? Tous les « course par course » reposent sur lui. Mais n'ayez pas l'air trop intéressé. On me demanderait qui vous êtes !

A travers la fumée, que mes yeux se sont enfin habitués à percer, je distingue une haute ardoise collée au mur. Je lis qu'on paie 200 francs pour le gagnant, 75 francs pour les placés. Charles, qui fait du zèle, commente cet avis :

— Encore un bon truc : le book d'ici ne va pas au delà de 200 francs pour 5 francs. Qu'un cheval rapporte 300, 400 ou 500 balles, le joueur n'en touchera que 200. Et ça arrive plusieurs fois par semaine.

Et Charles explique, sentencieux :

— Un joueur, si intelligent qu'il soit, il fait abandon de tout...

Ceux d'ici, de quoi pourraient-ils bien faire abandon?

En tout cas, à l'annonce des non-partants, ils se sont rués vers le commis. C'est une surenchère au rabais, si je puis dire. On entend des chiffres vertigineux : 1 fr. 25, 2 fr. 50, 5 francs.

Pas de ticket, aucun reçu. Chacun défile, dit son chiffre et des initiales que le commis inscrit sur des feuilles. Comment peut-il s'y reconnaître ?

— C'est toujours les mêmes, affirme Charles. Puis, ils sont physionomistes.

Téléphone. Bondissement. Anxiété des joueurs. Le même homme reparaît, apportant la cote.

Ainsi relié au champ de courses par ce fil du téléphone, qui est vraiment le fil de la destinée, le bookmaker suit les courses, en obtient à mesure tous les renseignements. Par lui, il apprend les non-partants d'après lesquels les parieurs vont faire leur mise.

Nouvelle sonnerie quand le départ est donné : on ne prend plus les paris.

La course est terminée. Le téléphone annonce le rapport.

La chance a choisi ses élus. Ils courent réclamer le prix de leur victoire :

— Et moi ! et moi !...

C'est une vieille femme qui parle. Elle a parié trois fois cent sous et va toucher 48 francs. Elle éclate de sa victoire :

— Huit jours que rien n'était plus tombé ! dit-elle, tremblante. J'ai joué mes derniers ronds. Mais maintenant, ça y est, la veine tourne ; il va y en avoir pour moi !...

Son visage de sorcière est illuminé par une joie démente.

⁂

De nouveau, la rue. La rue qu'on aborde les yeux piquants. En passant devant un petit bar, Charles jette un coup d'œil.

— Entrons, dit-il, Albert est là. Il a eu de drôles d'histoires.

J'entre, sans m'enquérir plus avant de l'identité d'Albert. Déjà, il s'avance, solide et souriant. Je fus aussitôt gratifié de l'état civil nécessaire :

— Mademoiselle est une amie. Elle s'intéresse à ton boulot. Raconte-lui les trucs qu'on t'avait fait.

Albert, d'un signe autoritaire, commande :

— Trois glass !

Et il commence :

— Je suis book et je crois que je ne m'en tire pas trop mal. Mais il m'a fallu apprendre le métier. Ça n'a pas été tout seul. Les clients sont des filous, n'oubliez pas ça.

Ce renversement des notions accoutumées n'était pas sans me surprendre :

— Je le lui ai déjà dit, intervient Charles. Un joueur ne cherche qu'à frustrer le book. Il y en a qui en vivent.

— Moi, j'étais roulé par un ami. Naturellement j'avais confiance. Il était de mèche avec un autre. Comprenez-moi : je n'accepterais pas de paris d'un type que je ne connais pas et qui arrive du dehors. Mais celui-là restait à côté de moi; il ne bougeait pas. Seulement, il s'arrangeait pour m'indiquer sa mise quand la course pouvait donner des indications précises. Son copain, posté dans un café à côté, recevait des nouvelles par téléphone, puis avec une trompe de taxi, il envoyait le numéro du cheval à jouer. Il avait tous les trucs, toutes les inventions. Quelquefois, il passait devant le bistrot où on se tenait, avec un carton à chapeau sur lequel le numéro était inscrit en grosses lettres. L'autre repérait le tuyau, puis me donnait le pari. Ça a duré un moment ! Aussi, maintenant, je fais mon boulot dans une cave. C'est plus dur pour frauder.

— En somme, tout se réduit à une lutte au moyen du téléphone? Il s'agit de retarder le moment où le book sera renseigné et de tâcher, dans ce laps, de savoir ce qu'on doit jouer.

— Ce qui facilite, explique Charles, qui se montre vraiment brillant cicerone, c'est que la plupart des « course par course » ne sont pas abonnés à la première ligne. Il y a quatre lignes qui relient aux champs de courses, mais la première coûte cher, plus de mille balles par mois. Les gros seulement peuvent se la payer.

— Oui, un type comme Mimile, par exemple.

— Qui est Mimile?

— Celui-là, dit Charles, c'est quelqu'un. Il a une auto de toute beauté, et autant de puissance qu'un ministre.

Albert, déjà, était retourné à ses souvenirs.

Charles ajouta sans commentaire :

— Qu'est-ce que vous avez pris, avec l'Agence Havas !

— Pas moi. Mais beaucoup d'autres. Vous voyez ça?

Il me désignait une sorte de caisse à enregistrement automatique qu'on appelle le « printing » :

— Ça appartient à Havas. Au fur et à mesure qu'une course arrive, vous avez les résultats. Il est arrivé souvent que des parieurs s'entendaient avec les employés qui sont aux renseignements. Ceux-là s'arrangeaient pour envoyer les partants quand la course était courue et, dans la liste, ils mettaient le gagnant avec une faute d'orthographe. Le joueur misait sur lui. Une fois de plus, le book était roulé.

— Au total, vous êtes souvent des victimes? demandai-je avec un peu de scepticisme.

Albert refit alors cette déclaration qui prenait dans sa bouche un accent inattendu :

— Les clients, tous des filous !

Le téléphone sonnait, apportant son contingent de joies, d'espoirs déçus, de chances satisfaites.

Charles baissa le ton.

Avec patience, avec clarté, il entreprenait de m'expliquer qu'un book ne possède jamais rien, *paraît* ne rien jamais posséder.

— Il loue la salle en général 30 ou 40 francs par jour et paie le téléphone. Ou bien il fait acheter un petit bistrot par un homme de paille. Jamais vous ne verrez quelque chose à son nom. C'est pourquoi le tenancier de l'établissement est toujours condamné solidairement avec lui.

— Voilà, dis-je, la première fois que vous prononcez ce mot : condamné. Cela arrive donc?

Un temps. Charles conclut avec force :

— C'est comme partout : il y a les « gros » et les autres. Les « gros », ils ont toujours de quoi acheter leur tranquillité.

⁂

Charles, plein de ruse et de vérité, venait encore d'exprimer un des axiomes qui mènent le monde.

Maggie GUIRAL.

Au « course par course » on peut jouer après-midi et les mises peuvent descendre jusqu'à 1 fr. 25.

Le fil du téléphone et celui de le « printing » relient le « C. C. » au champ de courses, et les parieurs peuvent suivre les résultats en même temps que le book.

RACOLEUR D'AS

CETTE nuit-là, une heure après leur premier crime, les étrangleurs vinrent donner du front dans le filet tendu autour d'un assassin. La police aurait pu museler la bande et arrêter net une série de forfaits dont la liste n'est pas close. Mais, ce soir-là, la police suivait une autre piste...

Le docteur Lefort et sa mère possèdent, sur les quais de Corbeil, un coquet pavillon enfoui sous la verdure. En mai dernier, un soir, vers neuf heures, le docteur et sa vieille mère achevait de dîner quand la sonnette de la grille tinta.

— Lucie, allez ouvrir !

Lucie Vernatier, l'unique servante, courut et introduisit le visiteur dans le salon d'attente.

— C'est un ouvrier des Grands-Moulins, annonça-t-elle, il est tombé ; il doit avoir le bras cassé.

Avant que le médecin ait eu le temps de donner ses ordres, la sonnette retentit à nouveau. La bonne alla de nouveau vers la grille. Elle ouvrit à un homme haut et large, qui s'annonça avec un fort accent étranger.

— Dites que c'est très pressé... Madame Baron, rue de la Juiverie, vient d'avoir une attaque.

Sans même avoir entrevu le nouveau visiteur, le docteur Lefort et sa mère tressaillirent. La voix leur était si familière que, sans attendre, le médecin se leva de table et se dirigea vers le vestibule.

A cet instant, devant la servante effarée, le nouvel arrivant passa sur sa tête une cagoule taillée dans un vieux tricot et tira de sa poche un revolver. L'homme « au bras cassé », soudain valide, sortit alors du salon et braqua à son tour un browning sur les habitants du pavillon.

— Haut les mains ! ordonnèrent les deux bandits.

La menace était sans réplique. Les trois victimes durent lever les bras. Tandis que son complice appuyait l'arme sur la poitrine du docteur, l'homme à la cagoule, d'un pas sûr, se dirigea vers le téléphone dont il arracha les fils.

— Maintenant, vas-y... On est tranquille !

L'autre avait négligé de se masquer le visage. Il était plus petit, plus râblé. Il était vêtu de sombre. Deux yeux noirs trouaient sa face décidée.

— Nous sommes en chômage, grasseya-t-il ; tu vas nous donner ton pèze, tout ton pèze, ou sinon...

Le médecin tendit au malandrin les huit mille francs que contenait son portefeuille. Durant ce temps, le bandit à cagoule, avec une rare connaissance des aîtres du pavillon, se mit à fouiller les meubles. Il ne trouva rien.

— C'est bon, ragea-t-il, on va partir. Mais avant, on va vous ligoter un brin...

Comme il tirait de son gilet une petite corde, la servante chercha à fuir. Aussitôt, le malfaiteur tendit vers elle sa large paume, aux doigts courts.

— Si tu bouges, je t'étrangle !

— Par pitié, intervient le docteur, ne nous attachez pas. Je vous jure, sur mon honneur, que jusqu'à minuit, je n'alerterai personne.

Les malfaiteurs se concertèrent et acceptèrent. La porte de la grille retomba lourdement sur leurs talons. Comme il l'avait promis, le médecin ne bougea pas. Il tint parole, non seulement jusqu'à minuit, mais jusqu'au lendemain, à midi, car il crut bon, avant d'alerter le commissaire central de Corbeil, d'aller demander conseil à un de ses confrères parisiens.

Tant de scrupules avaient permis aux deux bandits de prendre le large. On reconstitua néanmoins leur fuite. Les deux escarpes avaient été demander à un chauffeur de taxi d'Essonnes de les conduire à Paris. Le chauffeur Charbonnier les avait déposés à la gare Saint-Lazare, mais en route sa voiture avait été arrêtée par la brigade de gendarmerie de Ris-Orangis. Ce soir-là, en effet, toutes les polices de la banlieue traquaient Delbono, alors insaisissable. Les routes étaient barrées. Si le docteur Lefort avait osé appeler à l'aide aussitôt après le départ de ses agresseurs, ceux-ci eussent terminé leur équipée en prison.

Maintenant, ils étaient loin, inconnus, impunis, libres de commettre d'autres crimes. Ce qui ne tarda guère.

∷ ∷ ∷

On marchait sur le toit. La veuve Chapelet s'accouda sur son lit. Son gendre et sa fille, maraîchers ambulants, venaient de partir pour la foire de Coulommiers. La vieille dame était restée seule dans la villa déserte, sur la zone de Chelles ; et voilà qu'on marchait sur le toit.

Une lucarne grinça ; un choc sourd ébranla la bicoque, puis aussitôt les pas reprirent. Cette fois, le visiteur nocturne allait et venait sur le plancher du grenier. Dans la cour, d'autres pas. Les chiens n'avaient pas aboyé.

— Comment ne suis-je pas morte de frayeur !

La veuve Chapelet nous en a fait l'aveu. Qu'on s'imagine une septuagénaire seule dans une maison vide de la grande banlieue, réveillée en pleine nuit par un bruit de pas insolites.

— On vient pour m'assassiner !

Haletante, terrorisée, la vieille femme se glissa hors des draps et tenta de fuir. Comme elle traversait l'étroit vestibule du pavillon, une trappe se souleva et, de tout son poids, un inconnu se laissa tomber sur elle, lui meurtrissant la tête, l'écrasant.

— Eh bien ! grand'mère, vous ne m'attendiez pas ?

Son agresseur osait plaisanter. Malgré son intense émotion, la septuagénaire identifia la voix : c'était, à n'en pas douter, celle d'André Beck, un ancien commis de son gendre.

— Que viens-tu faire ici, André ? glapit-elle.

— Non, ce n'est pas André, grogna l'inconnu. *Nous sommes* des chômeurs... Ton pèze, et vite !...

La malheureuse sentit, dans l'ombre, deux énormes mains se resserrer autour de sa gorge.

— Ah ! tu ne veux pas, rugissait l'étrangleur. Tiens !

A coups redoublés, le malfaiteur tapait le crâne de la vieille dame contre la cloison. La veuve Chapelet comprit qu'il allait la tuer, et elle se laissa rouler à terre en simulant un évanouissement soudain. Alors, l'homme lui ficela les mains derrière le dos et la bâillonna avec une serviette mouillée.

Puis, avec une singulière connaissance des lieux, l'étrangleur retourna les tiroirs, s'emparant de quinze mille francs contenus dans une cassette. Feignant toujours d'être dans le coma, la vieille femme, avec un rare courage, cherchait à discerner les traits du bandit. En vain. Celui-ci s'était coiffé d'un pantalon de femme, dans lequel il avait pratiqué deux trous, à la hauteur de ses yeux. Sa fouille terminée, le malandrin donna à sa victime un terrible coup de pied et disparut.

Un complice l'attendait-il dehors, en faisant le guet ? C'est fort probable, car, ce matin-là, on vit deux hommes d'allure suspecte rôder en gare de Neuilly-Plaisance.

L'un d'eux était petit, râblé, vêtu de sombre, il portait un chapeau melon, ses yeux noirs avaient des reflets canailles.

A part nous, nul ne songea peut-être à rapprocher cet attentat de celui de Corbeil. Et pourtant, il était raisonnable de penser qu'au moins un des agresseurs du docteur Lefort avait influencé ou aidé les étrangleurs de Chelles.

La série tragique allait se poursuivre.

∷ ∷ ∷

Les toiles d'araignées pendant aux solives avertirent le père Farde que des inconnus venaient de pénétrer dans sa ferme.

A la sortie de Marles-en-Brie, isolée en plein champs, se dresse une métairie aux murs croulants. Inutile d'appeler de l'extérieur. Nul ne vous répondrait. Poussez plutôt cinq ou six portes vermoulues, traversez une cascade de chambres basses, encombrées d'objets hétéroclites, et tout au fond de ce capharnaüm, vous découvrirez le père Farde, dernier habitant de l'immense ferme.

Une nuit de juin, le vieillard somnolait. Près de lui une bougie brûlait. Soudain, l'octogénaire, réveillé en sursaut, s'aperçut que les toiles d'araignées qui pendaient sous le plafond étaient agitées par un violent courant d'air. Or, la veille, le père Farde avait verrouillé portes et fenêtres. Quelqu'un venait donc de s'introduire, par effraction, dans la ferme. Le vieillard angoissé prêta l'oreille. Des pas se dirigeaient vers sa chambre.

— Qui est là ? interrogea le vieux.

Presque aussitôt, un double rais de lumière balaya sa face ridée et sa barbiche blanche. Deux ombres l'entourèrent.

— C'est nous, père Farde ! Tu ne nous attendais pas, hein ?

— Qui êtes-vous ?

— De pauvres chômeurs ! On vient chercher ton or... On en a plus besoin que toi !

L'octogénaire retrouva son sang-froid, et de toute sa force il sauta à la gorge d'un des malfaiteurs. Mais l'autre bandit, d'un formidable coup-de-poing américain, en plein visage, abattit le vieillard. Le sang jaillit de l'œil gauche du vieil homme.

L'un des bandits le prit alors à la gorge et le rejeta sur le lit, à demi asphyxié. Il fut ligoté avec soin des jambes aux épaules. Les cordes broyaient les membres débiles.

— Maintenant, dis-nous où est ton or, ou l'on va te chauffer les pieds !

La terrible menace décida le père Farde à parler. Les malandrins s'emparèrent des économies du vieux, quatre mille francs.

— Tu en as d'autres !

Le vieux fermier n'avait plus que des titres que ses agresseurs négligèrent. Quand ils eurent tout retourné, tout fouillé, tout cassé, ils revinrent près de leur victime. La plaie béante sous l'œil les épouvanta.

— Pourquoi as-tu fait le zouave ? interrogèrent-ils.

Pris d'une étrange pitié, l'un des malfaiteurs alla chercher un linge mouillé dont il tamponna avec douceur l'orbite sanglante. Après quoi, la serviette servit à bâillonner le vieillard.

— N'appelle pas au secours avant demain, ordonnèrent les bandits en quittant la ferme, sinon nous reviendrons mettre le feu à ta *cassine* !...

La semaine précédente, la veuve Chapelet avait pu se libérer seule de ses liens. Le père Farde, lui, n'y parvint pas. Ce ne fut qu'au grand matin qu'un de ses voisins, par hasard, vint le voir et le délivra.

Nous arrivâmes sur le théâtre du nouvel attentat un peu après le maréchal des logis Mayeur, de la gendarmerie de Morcerf, et l'inspecteur Reygnier, de la première brigade mobile. Tout de suite, une conclusion s'imposa : les agresseurs connaissaient les habitudes de leur victime. Ils étaient entrés par une porte dérobée, ils avaient fait jouer un verrou secret. Enfin, l'un d'eux avait dit :

— On reviendra brûler ta *cassine* !

La vieille dame fut réveillée en pleine nuit par un bruit de pas insolites. Haletante, elle se glissa hors de son lit et tenta de fuir.

Mme Chapelet habitait seule dans une villa près de Chelles.

Mme Chardon (ci-dessous) possède à Palaiseau une villa noyée sous la vigne et les roses

TRASSINS

Or, *cassine* est un bien vieux mot. On ne mploie plus guère que dans ce coin fer- e de la Brie. Un des bandits, sinon les ux, devaient être du pays.

∷ ∷ ∷

Tenaces, les policiers s'attachèrent à dé- ouvrir le repaire des étrangleurs. Tous les auvais gars de la région durent fournir es alibis certains. Néanmoins, l'une après utre, les pistes s'évanouirent. Une nou- elle fois, les étrangleurs étaient loin.

Abandonnant les policiers à leur tâche mé- hodique, nous menâmes à notre tour une riple enquête. Il y avait trop de points con- ordants entre les trois crimes. On ne pou- ait guère étudier un dossier sans ouvrir es deux autres. Tout ramenait à la même ypothèse : une seule bande avait opéré à Chelles, à Corbeil et à Marles. Bande mysté- ieuse dont les forfaits, sans doute, n'étaient as clos et dont le chef demeurait inconnu.

Un point surtout restait troublant. Chaque attentat avait été combiné et mûri longtemps avant l'exécution. Chaque fois, l'un des deux malfaiteurs connaissait à merveille les aitres de la maison. Or, il paraissait invraisem- blable que le même individu ait pu être à la fois au courant des habitudes de trois maisons fermées aux indiscrets. Alors ?

Une première arrestation leva un coin du voile.

André Beck, l'ancien commis de la veuve Chapelet, fut capturé à Deauville. Il avait sur lui, pour toute fortune, un franc et soixante-dix centimes. On l'accusait pourtant d'avoir volé, quelques jours plus tôt, quinze mille francs à la vieille dame de Chelles.

— Qu'en as-tu fait ?

— Je ne sais pas... J'ai joué. Et puis, ce n'est pas moi qui ai fait le coup. Un jour, en cherchant du travail, j'ai parlé à un inconnu de la veuve Chapelet. L'individu m'a répondu que la vieille était bonne à faire... Je vous jure que ce n'est pas moi... L'inconnu a tout fait...

Comme on le ramenait au parquet de Meaux, André Beck traversa le marché de Lagny.

— Tiens, remarqua-t-il, c'est ici que je venais vendre les légumes de la bonne femme que *nous avons mise en l'air !*

C'était l'aveu. Mais le jeune étrangleur le rétracta aussitôt. En tout cas, un point devenait clair. L'adolescent s'était laissé entraîner par un autre malfaiteur qui, le coup réussi, s'était taillé la part du lion et avait envoyé son complice crever de misère à Deauville.

Mais quel était ce hors-la-loi, racoleur d'assassins ?

Une nouvelle arrestation déchira le voile. Nous tenions enfin la piste de l'étrangleur.

Un soir, un certain Schwarz reçut la visite de son ami Liénard. L'homme trahissait une sourde anxiété.

— Ecoute, Schwarz, commença-t-il, je suis un misérable. Tu sais que j'ai quitté récemment la place de jardinier que j'occupais chez le docteur Lefort, parce qu'on m'offrait, à ma femme et à moi, une très belle situation à Maison-Laffitte. Mais je n'ai pas su conserver cette nouvelle place et, depuis, j'ai couru les bureaux de placement. Un matin, dans une agence du faubourg Saint-Martin, j'ai rencontré un Corse, nommé Gaspari, un petit gars trapu, vêtu d'un complet marron et coiffé d'un chapeau melon. Il m'a dit :

« — Ton docteur Lefort est bon à faire Viens avec moi !

« Je n'ai pas su résister. Je l'ai accompagné à Corbeil. Gaspari avait minutieusement combiné notre plan.

« — Nous rentrerons l'un après l'autre, m'avait-il recommandé. Une fois dans la place, nous sortirons nos revolvers, car ils sont trois. Nous opérerons *en douce,* mais s'il y en a un qui se fâche, pas d'hésitation, pas de coups de feu non plus. Ça fait trop de bruit. A nous deux, on est en mesure de les étrangler comme des lapins...

« Voilà... L'affaire a bien marché. Le docteur a eu une peur bleue. Je n'ai pas été reconnu. »

Schwarz s'empressa d'avertir la police. Liénard fut aussitôt arrêté et écroué à la prison de Corbeil ; le parquet, sans attendre, le livra à un juge d'instruction. Liénard, sincère, renouvela ses aveux.

— Nous recherchons activement Gaspari, nous a confié le procureur Cottin, car Gaspari est l'âme de cette agression. Ce Corse opère dans les bureaux de placement de Paris. Il spécule sur la misère et sur l'inconscience. Liénard, je le crains, n'est peut-être pas la première « proie » du Corse.

∷ ∷ ∷

Nous avons alors pensé à André Beck et à cette autre épave qui, pour un peu d'argent, livra l'octogénaire de Marles-en-Brie. Là encore, l'inspecteur Reygnier a su renouer la piste. En quittant Marles, les deux agresseurs du père Farde ont parcouru à pied les douze kilomètres qui les séparaient de la gare de Gretz où ils devaient prendre un train pour Paris. L'un était grand, apeuré ; il suivait comme un chien battu l'homme au chapeau melon, au complet sombre, aux épaules massives, Gaspari, le Corse étrangleur...

En rentrant de Corbeil, nous avons appris que cet homme avait signé un nouveau crime. A Palaiseau, cette fois.

La veuve Chardon possède là-bas, avenue de Lozère, une villa noyée sous le lierre et les roses. L'été, elle loue aux citadins le premier étage de ce site enchanteur. Lundi, à la nuit tombante, elle vit entrer chez elle un adolescent, au visage effrayé, qui demanda à louer l'appartement. Il monta seul le visiter et il redescendit en disant :

— Je vais venir vous donner réponse !

Nous avons vu Mme Chardon à travers la grille du sous-sol ténébreux où elle cache aujourd'hui ses lèvres tuméfiées et ses joues gonflées et noires de coups. La septuagénaire, encore tremblante, nous a narré le drame.

— Le jeune homme est revenu. Aussitôt, il a bondi sur moi. De sa main droite, il me serrait la gorge, tandis que de sa main gauche il me labourait la figure à coups de poing.

« — Malheureux, ai-je pu crier, vous n'avez donc pas de mère ?

« — Si, répondit-il. C'est parce que j'en ai une à nourrir que je veux ton argent, tout ton argent...

La vieille femme, à demi assommée, se traîna jusqu'au sac de toile où elle serrait ses économies : quatre cents francs, qu'elle tendit au gamin.

— Va-t-en, petit criminel, et ne reviens plus !

Son agresseur chercha alors une corde pour la ficeler ; il n'en trouva pas et crut plus sage de s'enfuir à grandes enjambées. Il n'était pas seul. Mme Merat, une voisine de la septuagénaire, le vit rejoindre, devant la gare toute proche de Palaiseau-Villebon, un individu qui pourrait bien être le Corse.

Les deux complices s'éclipsèrent, aussitôt effectué le partage du vol. Ils se retrouvèrent sans doute dans le train qui les emporta peu après vers Paris...

En quarante jours, quatre crimes. A Corbeil ; à Chelles ; à Marles ; à Palaiseau. Où retrouverons-nous demain la piste sanglante de ces étrangleurs de banlieue. Nous avons, les premiers, révélé les méthodes dangereuses et inconnues de ce bandit qui racole, autour des bureaux de placement, les misé- reux en quête d'un mauvais coup et les misérables qui, pour une bouchée de pain, sont prêts à assassiner leurs anciens maîtres.

Est-ce Gaspari le Corse ? Est-ce un autre ? On l'ignore. Mais, en attendant, il ne se passe plus de semaine sans qu'un duo de malfaiteurs ne quitte Paris, un soir, quand la nuit tombe. Et, le lendemain, on apprend que, dans une lointaine banlieue un vieillard a été retrouvé étranglé, ligoté et dévalisé. Il semble que les assassins s'efforcent de donner, chaque fois, leur pleine mesure, avec une audace qui ne laisse rien à désirer, — rien, sinon la prison ou le bagne.

Emmanuel CAR.

Reportage photographique « Détective », M. CARRIÈRE.

Les inspecteurs de la brigade mobile s'acharnèrent à découvrir les étrangleurs

Liénard, l'ancien jardinier du Dr Lefort, fut aussitôt arrêté et conduit à la prison de Corbeil.

Dernier habitant de la vieille ferme située à la sortie de Marles-en-Brie, le père Farde** (ci-dessous) **fut assommé d'un coup de poing et ligoté.

Mme Lefort qui, elle aussi, fut attaquée dans son coquet pavillon de Corbeil.

PROCÈS bizarres et COMIQUES

VI. — DEUX AMANTS UNIS PAR LE DIABLE (1)

C'est un des grands procès de sorcellerie du XVIIIe siècle, mais, chose curieuse, il est fort peu connu; ce qui nous permet de le conter ici.

D'une famille protestante de l'Isle-sur-Sorgue, le sieur Romillon se convertit au catholicisme à la fin du XVIe siècle. C'était un saint. La fougue et la pureté de son cœur devaient créer autour de lui un énorme mouvement spirituel.

Des disciples l'entouraient qui, poussés par une sorte de néo-évangélisme, fondèrent un ordre. Ce fut la Congrégation des Doctrinaires Réformés.

L'ordre se compléta bientôt d'un groupe de femmes appelées plus tard Ursulines de Marseille et d'Aix.

Or, en 1606, il y avait parmi elles une jeune fille de treize ans d'une beauté langoureuse et blonde qui semblait faite uniquement pour le siècle. Depuis longtemps cette petite fille, venue de Marseille, inquiétait ses compagnes par une humeur étrange. Elle eut dû pourtant donner l'exemple. La jeune Madeleine de Demandolx de la Palud était d'une famille éminente qui avait fourni quarante chevaliers à l'ordre de Malte.

Ses initiatives hardies consternaient ses compagnes. Un beau matin, elle cueillait toutes les fleurs du jardin, en faisait un lit troublant dans sa cellule et, tout énivrée, chavirée, se roulait dans la mollesse des fleurs. Pour se punir de ces initiatives, elle en prenait d'autres qui ne valaient guère mieux. Ainsi, elle ne portait pas de chemise par mortification, ou bien, par humilité, échangeait ses vêtements avec ses compagnes. On la punissait de ces désordres par le pain et l'eau, d'interminables prières, si bien qu'elle tomba malade et le médecin déclara « qu'elle ne verrait point tomber les feuilles de la vigne ».

On la renvoie à ses parents. La vigne perd ses feuilles et la blonde Madeleine ne meurt point. Voilà que l'hiver est passé et le printemps marseillais, éclatant ou boudeur, tour à tour, semble la réveiller de sa torpeur. C'est surtout la présence d'un homme qui accomplit ce miracle. Cet homme, fils d'un berger de Provence, sorti du peuple, l'abbé Gaufridy occupe une place enviée dans le clergé marseillais. Le temps offre très peu d'exemples d'un homme aussi simple, accueilli ainsi dans l'église. C'est un prédicateur extraordinaire et son autorité repose en partie sur l'impression qu'il fait aux femmes.

Mais aucune pénitente ne l'intéresse comme Madeleine de la Palud.

(1) Voir « Détective » depuis le n° 139.

Il réchauffe cette pauvre âme et ce corps alangui. Il lui prend doucement les mains et gentiment tâche à remettre un peu d'ordre dans ce cœur faible que le siècle seul peut guérir. Elle n'est point faite pour l'austérité des Ursulines. Il faudra la marier. Louis de Gaufridy se laisse aller devant Madeleine aux projets de bonheur qu'il échafaude pour elle. Le soleil aidant, la voici vaillante.

Mais les Ursulines la réclament. Madeleine se laisse emmener à Aix sans résistance. Pourquoi résisterait-elle ? A peine a-t-elle été rendue à la vie que son sang lui apprenait que c'est l'abbé Gaufridy qu'elle aimait, l'homme dont la tendre bonté lui a rendu la force et la lumière. Rêve de petite fille ? Non, chez Madeleine de la Palud il n'y a jamais eu d'enfant; la femme s'est éveillée si tôt ... Car ce que personne ne sait, c'est qu'un frère naturel qu'elle a rencontré, il y a deux ans, pendant ses vacances, l'a déflorée...

Donc, Madeleine retourne à Aix un secret au cœur. La supérieure, Catherine de Gaumer, née à Rouen, sera le mauvais génie de Madeleine. Elle aussi a aimé le prêtre de Marseille. Entre toutes il l'a dédaignée. Elle n'a point de peine à se faire conter le rôle joué par lui et devine le reste. Elle en ajoute même. Qui sait si le prêtre suspect de libertinage n'a pas guéri la petite par l'amour ? Elle impose un régime de fer à l'enfant et ne l'en délivre que pour des confidences qu'elle sollicite et qu'elle fausse. Affolée par l'idée fixe, l'imagination de Madeleine commence à mêler le vrai au faux. Gaufridy lui prenait les mains. Il appuyait son coude sur sa cuisse. Il y a eu des attouchements...

Alors la folie fait son apparition chez les Ursulines d'Aix et va monter jusqu'au drame atroce. Questions de Catherine et réponses de Madeleine s'exaltent entre les jours de jeûne et l'usage du Rosaire, devenu un stupéfiant.

Madeleine entre en transe tous les trois ou quatre jours. Les prières ne suffisent plus. Une fois par semaine on l'exorcise, ce qui l'abat pour quelques heures. Puis les exorcismes deviennent quotidiens. On applique sur la nuque et la tête de Madeleine les reliques et le crucifix. Un jour, de rage, elle brise le crucifix qu'elle lance dans les vitraux de la chapelle. Alors des maléfices se produisent en nombre qui n'épargnent personne. Des taches d'huile suspecte et d'onguent rance apparaissent sur les robes des novices. Catherine et le père de Romillon n'en sont pas exempts. Il faut déceler le diable. Enfin Madeleine avoue que l'abbé Gaufridy lui a donné un grand diable en forme d'homme. Il la suit partout et couche avec elle. Elle avoue qu'il lui a enseigné à renier Dieu et la Sainte-Trinité. Il l'a guérie par maléfice.

On décide des pèlerinages à la grotte de la Sainte-Baume. Le grand inquisiteur Michaëlis prend l'affaire en main. Il faut que le scandale des Ursulines prenne fin. Madeleine est maintenant possédée de 6.666 diables qui torturent son corps jour et nuit. L'Inquisiteur a deux armes redoutables. Une novice, Laure Capeau, est aussi possédée. Elle parle sans cesse de Madeleine qu'elle déteste. Elle fournira toutes les preuves qu'on voudra. Enfin, on verra bien si Gaufridy, convoqué à la Sainte-Baume, pourra exorciser la possédée.

Le brave homme fut appelé dans la terrible grotte. Une foule hostile et muette suivait la scène avec passion. Gaufridy, qui n'avait jamais pratiqué l'exorcisme, perdit la tête et bafouilla fâcheusement. Alors, les témoignages arrivent à l'inquisiteur. L'abbé se tient fort mal à la table commune des bénéficiers de Marseille. « Il trempe sa viande dans son vin, bavarde dans l'église avec les pénitentes. » Toutes celles dont il a évité les caresse accourent pour l'accabler, et Catherine joue sa partie dans ce concert.

L'affaire est transmise au parlement d'Aix. Dans un éclair de lucidité, malgré la torture de questions incessantes qui ne lui laissent que quelques heures de répit chaque nuit, Madeleine se rend compte qu'elle va perdre celui qui lui a rendu la vie. Ses rétractations sont pour l'inquisition une preuve du pouvoir croissant de Sathanas. Le reste du temps, elle délire : sabbats où l'on mange du blé volé, malvoisie ou eau de feu, paillardises, sodomie.

Le premier Président du Parlement d'Aix mène l'enquête. Il enfonce une épingle sous la plante des pieds de Madeleine, constate un signe très net. Belzébuth est installé au-dessus de son front. Léviathan lui gonfle la nuque. Elle a un autre signe sous le tétin gauche. Trois médecins déclarent que la fille a été défiorée.

On arrête alors Gaufridy. Même examen que pour Madeleine. Il a sur le corps trois signes du diable où l'on enfonce l'aiguille sans douleur. Gaufridy répond que le chrétien peut être marqué sans être possédé, mais sa raison s'égare.

Jour et nuit, Louis de Gaufridy, enfermé dans un cachot, était pressé d'avouer.

C'est maintenant le juge Thoron qui persécute Madeleine. On l'exorcise en présence des ossements et reliques de la cathédrale d'Aix. Cela ne suffit pas. On va déterrer au cimetière une tête de cadavre qu'on lui applique sur la figure. Alors, la pauvre tente de se tuer en se jetant contre les murs.

Pendant ce temps, Louis de Gaufridy était au cachot avec deux capucins qui, jour et nuit, le pressaient d'avouer. Ils invoquaient les marques diaboliques et le fils du berger doutait de son innocence. Les bons pères opposent le pardon, qui lui sera accordé s'il avoue à la damnation sur terre, et dans le ciel qui l'attend s'il n'avoue point.

Alors, las de lutter, Gaufridy avoue. Aussitôt les signes diaboliques s'effacent sur Madeleine et c'est une nouvelle preuve contre le malheureux. Nous sommes au Vendredi saint de l'an 1611.

Le dossier paraît tenir debout. On renvoie l'inculpé devant la Cour d'Aix. Sorti de sa prison et de son envoûtement, le pauvre prêtre se ressaisit. Il se rétracte et raconte comment l'aveu lui a été arraché. Cette rétractation, interprétée comme un effet de Satan, empêche toute indulgence. On le condamne à faire amende honorable, tête nue, hart au col, puis à être brûlé vif place des Prêcheurs.

On le mène sur la place. On lui remet et lui enlève le calice en disant : « Nous t'ôtons ce calice où tu avais coutume de consacrer le sang de Notre-Seigneur. » On lui passe une blouse noire. On lui lave et racle les mains.

Le bras séculier se saisit de Louis. *Question préparatoire* d'abord. Elle servait pendant les instructions à obtenir les aveux, mais pouvait aggraver aussi les supplices (1). On attache le condamné par les poignets serrés aux grames (avec une ficelle) dans le dos. On le hisse par la ficelle jusqu'à la voûte de l'*Estiro*. La ficelle casse. Il tombe. On recommence trois fois le supplice hors-d'œuvre. Alors intervient la *question extraordinaire*. Même opération, mais une grosse corde remplace la ficelle et une pierre de 500 livres alourdit le corps dont les muscles s'arrachent. Naturellement, à chaque fois qu'on le hisse ainsi, on lui pose la question sacramentelle sur les complices qu'il a eus. Trois fois sa tête rencontre la voûte. Trois fois on lâche la corde en la retenant seulement dix centimètres avant que le malheureux touche le sol. Du corps rompu sort une voix qui, là-haut, promet des aveux et par terre n'en peut faire aucun. Les pieds et les mains sont arrachés et pendent dans un flot de sang.

On ligote ce paquet de chairs sur une voiture et c'est le bûcher. Par faveur des bons pères, la victime devait être étranglée avant le feu, mais la corde brûle et les chairs vives s'écroulent dans la flamme.

Cette mort guérit, dit-on, Madeleine. Mais il était dit qu'elle n'aurait point répit. En 1653, après une vie pieuse et sans tache, elle fut accusée de maléfice et condamnée à la prison perpétuelle. Elle parvint à s'échapper en donnant tout son avoir et mourut. Même morte, elle n'eut point la paix. Sa sépulture fut fouillée en 1793 et on vola un petit crucifix, unique trésor de cette pauvre tombe.

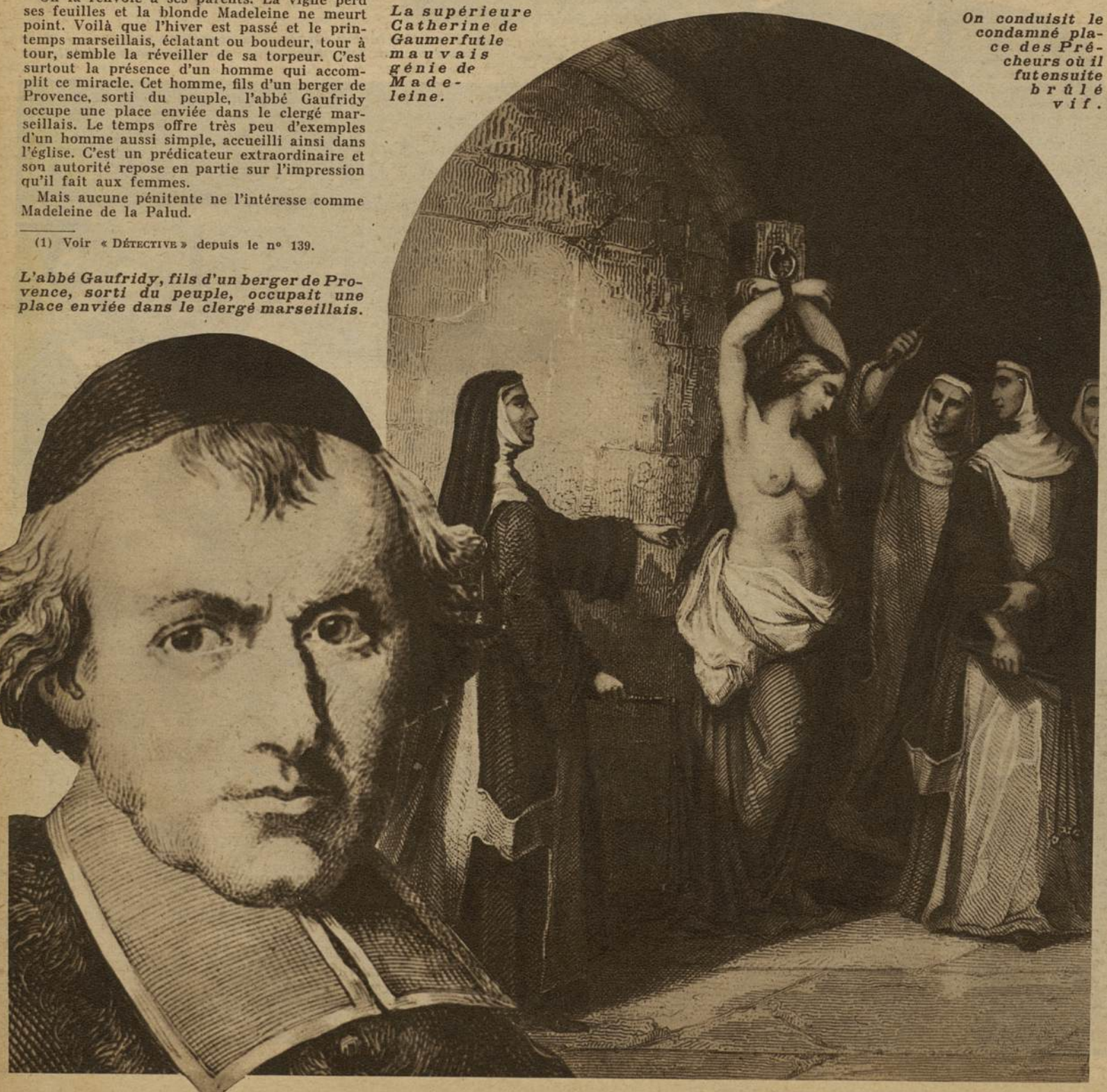
(*A suivre.*) René TRINTZIUS.

(1) Dr Jean Corédan, un grand Procès au XVIIe siècle (Perrin).

La supérieure Catherine de Gaumer fut le mauvais génie de Madeleine.

On conduisit le condamné place des Prêcheurs où il fut ensuite brûlé vif.

L'abbé Gaufridy, fils d'un berger de Provence, sorti du peuple, occupait une place enviée dans le clergé marseillais.



Attaché par les poignets, on le hissa avec une corde jusqu'à la voûte de l'Estiro.

QUE VOUS RESERVE L'AVENIR ?

GRATUITEMENT, le Célèbre Professeur KIND, Astrologue universellement connu, vous le dira. Maître des Secrets de l'Egypte Antique, le DON MERVEILLEUX qu'il possède de lire le PASSÉ et L'AVENIR des destinées humaines est saisissant ; grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à vous FAIRE AIMER de L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui l'ÉTUDE GRATUITE DE VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes : Madame, Mademoiselle ou Monsieur, indiquez votre NOM, Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez, si vous le voulez bien, 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures. **Professeur KIND, Service E. C., 25, *Galerie des Marchands*, Paris (8e).**

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE à PARIS

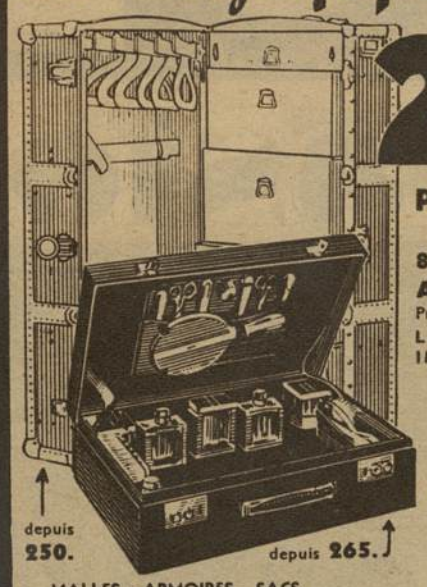
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7e.

AVIS

Le Détective ASHELBÉ
reçoit tous les jours
de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IXe) - Trinité 85-18

de magnifiques vacances pour 20 fr. PAR MOIS



depuis 250.

depuis 265.

8 JOURS A L'ESSAI
Prix de fabrique
LIVRAISON IMMÉDIATE

235 F

CAMPEX
automatique,
anastigmat Hermagis.
GARANTI 2 ANS

MALLES - ARMOIRES. SACS
TROUSSES GARNIES. ETC...

Toutes les Grandes Marques à crédit :
ZEISS-IKON - *VOIGTLÄNDER*
ROLLEIFLEX-**LUMIÈRE**-HERMAGIS

BON GRATUIT pour un joli catalogue illust. CA

ETS CAMP 1, Rue Borda PARIS (3e)

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. **59.203 : Classes primaires complètes ;** Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. **59.210 : Classes secondaires complètes ;** baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. **59.216 : Carrières administratives.**

Broch. **59.222 : Toutes les grandes Écoles.**

Broch. **59.224 : Emplois réservés.**

Broch. **59.230 : Carrières d'Ingénieur,** sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. **59.238 : Carrières de l'Agriculture.**

Broch. **59.242 : Carrières commerciales** (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. **59.248 : Anglais, espagnol, italien, allemand,** portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. **59.254 : Orthographe, rédaction,** rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. **59.261 : Marine marchande.**

Broch. **59.270 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon,** flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. **59.277 : Arts du Dessin** (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. **59.282 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. **59.289 : Journalisme,** secrétariat. — Eloquence usuelle.

Broch. **59.293 : Cinéma :** scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. **59.299 : Carrières coloniales.**

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

RIDES

NEZ BRILLANTS
Disparition complète en 8 jours avec simples frictions (3 minutes) rajeunissement instantané un vrai miracle, notice gratuite. Lab^ie PRIMUS, 67, rue Rochechouart, Paris.

J'AI MAIGRI

de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. **J'ai fait vœu** de faire connaître gratuit' et discret', ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. Mme BOS, 67, rue Rochechouart, Paris.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

affranchir lettres 1.50 cartes post. 0.90

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

UNE FOIS PAR AN

Consultez **Mme Fr. BENARD, 46, rue Turbigo, Paris :** guidera votre bonheur, précise mois par mois évén. 1933-34, facilite mariage d'après prénoms. Ts les jours et par corresp. Envoi date naiss. et 20 fr. 50.

Mme ROSINE Médium Oriental. Procédés Orient. 16, r. Baron (3e ét.) Paris (17e). Reçoit tous les jours. Métro Marcadet-Balagny et Brochant. P. corr. env. d. nais. : 25 fr.

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

Mme PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie
qui transforme les *êtres* ainsi que les *destinées troublées*. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.
SECRET ÉGYPTIEN INFAILLIBLE
11, rue de l'Arc-de-Triomphe, Paris, Etoile 12-52

15 fr. Le 100 adr. et gr. grains 2 sexes. Écr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

QUEL QUE SOIT VOTRE AGE, si vous avez une poitrine insuffisante et des salières ; si, au contraire elle est trop forte ; si elle manque de fermeté et n'occupe pas sa place normale, vous pouvez en quelques jours y remédier et acquérir

UNE JOLIE POITRINE

Pour cela écrivez donc confidentiellement, en citant ce journal, à Mlle Mary BILLIMIN, 19, Rue Annonciation, à PARIS, qui vous fera connaître gratuitement, sous enveloppe discrète, la Recette Merveilleuse et sans danger qu'elle a employée elle-même avec grand succès, pour obtenir une poitrine parfaite et idéalement belle.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

Vient de paraître dans la collection «SUCCÈS»

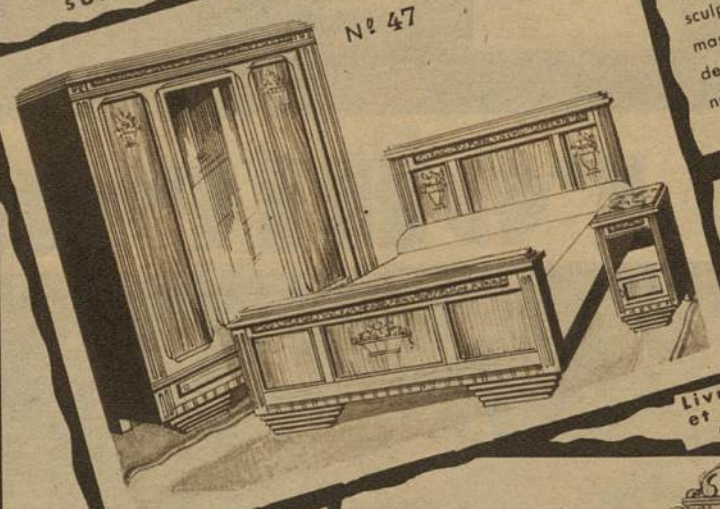
Dans la Brousse avec les Evadés du Bagne

par MARIUS LARIQUE

On en veut à votre bourse !

Choisissez donc vos meubles chez un fournisseur qualifié dont l'expérience est pour vous la meilleure des garanties. Tous nos meubles sont vendus aux prix les plus justes compte tenu de leur irréprochable qualité.

Très grandes facilités de Paiement sur demande



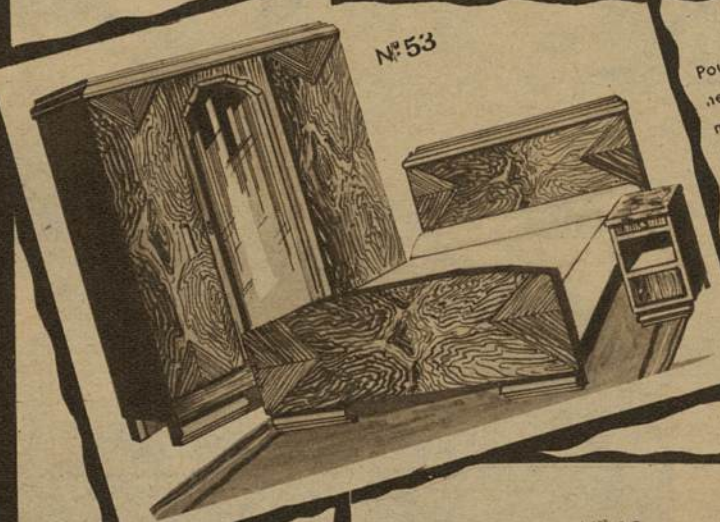
La jolie chambre moderne (N° 47) est en chêne massif sculptures prises dans la masse. Sa valeur réelle est de 1550 francs, son succès nous permet de la sacrifier complète pour

965 frs

Livraisons franco de port et d'emballage à domicile dans toute la France.

Aimez-vous le classique ? Voici (N° 42) une confortable salle à manger Renaissance, en chêne massif finement sculpté. Ses 8 pièces représentent une valeur de 2450 francs nous la sacrifions à

1695 frs

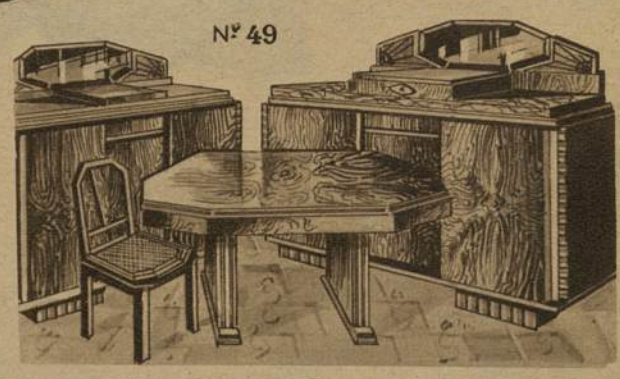


Pour les amateurs de modernisme voici (N° 53) une chambre magnifique en ronce de noyer vernie. Les connaisseurs vous diront qu'elle vaut plus de 3000 francs. Et pourtant nous la livrons complète au prix incroyable

de 1925 frs

Un grand confort, du chic, sont les caractéristiques de la Salle Moderne (N° 49) tout en ronce de noyer vernie. 3500 francs, c'est son prix. Profitez donc de notre dernier sacrifice elle est donnée à

2295 frs



LA GRANDE MAISON D'AMEUBLEMENT

" Jamais un client mécontent "

57-59 BOULEVARD MAGENTA — PARIS —

Succursales :
Le Havre : 55, Boulevard Foch.
Reims : 70 à 78, Rue de Vesle.

CATALOGUE 200 PAGES ENVOI SUR DEMANDE

Découpez ce et retournez le accompagné de votre adresse à la **BON**

GRANDE MAISON D'AMEUBLEMENT
57-59, Boulevard Magenta - PARIS

Vous recevrez gratuitement et sans engagement de votre part notre album de 200 pages.

(57)

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED » R. C. Seine n° 237.040 B. *Le gérant :* CHARLES DUPONT. Imp. HÉLIOS-ARCHEREAU, 39, rue Archereau, Paris. — 1933.

Le premier hebdomadaire des faits-divers

6e Année - N° 245 — 1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES — 6 Juillet 1933

DÉTECTIVE

La route de l'évasion

Les évadés du bagne sont devenus à leur tour des chercheurs d'or. Voici l'un d'eux lavant le sable où se cachent les précieuses pépites qu'ils échangeront contre des vivres et des femmes.

(Lire, pages 4 et 5 "les Exploradors", la suite du reportage de Henri Danjou.)

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO : **La dernière classe,** par Marcel Montarron. — **Un carnage près d'Evian.** — **La fille assassinée,** par Luc Dornain. — **La guerre des bandits,** par Roy Pinker. — **Course par course,** par Maggie Guiral. — **Procès bizarres et comiques,** par René Trintzius.